

# Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation. Études finno-ougriennes, Presses de l'Inalco, 1997, pp.47-83. <hal-01286191>

**HAL Id: hal-01286191**

**<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01286191>**

Submitted on 10 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva Toulouze

## LES ALPHABETS DES LANGUES OURALIENNES DE RUSSIE ET L'EXPÉRIENCE DE LA LATINISATION

Prises dans leur ensemble, les langues ouraliennes présentent une grande variété de modèles quant à l'ancienneté et à la forme de leur passage à la culture écrite – depuis le hongrois, avec son quasi millénaire de littérature, jusqu'au nganasan, dont l'écriture ne remonte qu'aux toutes dernières années. Je ne traiterai pas ici des langues dont la culture écrite est profondément ancrée : le hongrois, le finnois et l'estonien n'ont pas seulement une histoire attestée relativement longue, ces langues ont aussi disposé d'un cadre géopolitique dans lequel s'épanouir, elles ont été langues d'État sur leur territoire pendant une période suffisante pour les enraciner<sup>1</sup>. Les langues ouraliennes dont il sera question ici, malgré des itinéraires propres, ont en commun d'avoir vécu au moins depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans le cadre politique russe, puis soviétique. Cet élément commun a son importance dès lors que nous traitons de domaines socioculturels : le passage de ces langues à l'écrit et la découverte d'une nouvelle forme de culture ont été le résultat d'activités programmatiques plus que d'un mouvement spontané : en partie pour la période tsariste, pleinement pour la période soviétique, de sorte que nous pouvons parler de « politique linguistique ».

Les langues qui feront l'objet de cette étude peuvent être divisées en trois grandes catégories : celles des peuples de la Volga et de l'Oural (langues mordves, mari, oudmourte et komi), les « petites » langues fenniques (carélien, vepse), et enfin les langues des peuples du Nord – le same de la péninsule de Kola, les langues ougriennes de l'Ob (khanty et mansi) et langues samoyèdes (nénetse, selkoup). Après un bref aperçu de l'apparition de l'écrit pour chacune de ces langues, nous nous arrêterons sur un épisode de leur histoire, l'intermède dit de la « latinisation », au début des années trente. Nous verrons comment ce processus s'est déroulé pour les langues finno-ougriennes et nous conclurons ces réflexions par un aperçu des perspectives à la fin du millénaire.

### I. Un aperçu de l'histoire de l'écrit chez les peuples ouraliens de Russie

#### 1. La préhistoire préchrétienne

---

<sup>1</sup> Au regard de l'histoire, les vingt années de l'indépendance estonienne de l'entre-deux-guerres peuvent sembler dérisoires, mais elles ont suffi à ce que leurs acquis, malgré les efforts constants du colonisateur soviétique, n'aient pu être remis en cause : l'estonien est resté langue d'État, de culture, d'enseignement et de recherche.

Y a-t-il eu une écriture avant l'arrivée des missionnaires et des colons ? Cette question a soulevé des débats passionnés. Il est attesté qu'il existait pratiquement partout une forme très élémentaire de graphisme, qui permettait d'identifier les clans et les familles par un symbole particulier, dit tamga mais aussi de représenter les chiffres et quelques autres notions (Gusev 1973, p. 153). Chez les Maris, il y avait des signes appelés tište, gravés sur des tablettes en bois, dont certaines ont été préservées : si tout n'a pas été déchiffré, il semble bien que leur usage se soit maintenu jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle (Ivanov 1997, p. 41). Ces signes ont pu être considérés comme « la première tentative de création d'une écriture » (Gusev *ibidem*). Par ailleurs, les données transmises par le folklore ont donné lieu à bien des spéculations : une légende oudmourte, recueillie aussi bien par B. Gavrilov (1880) que par N. Pervuhin (1888-1889), fait mention d'un « livre saint » dans lequel étaient consignées les lois et les prières (Domokos 1975, p. 157-159). Cette légende a été reprise par M. Hudjakov dans le neuvième chant de son épopée oudmourte<sup>2</sup> : les conseils des anciens, le keneš, décide de consigner les lois et les prières, afin que personne ne les oublie, dans un livre fait d'écorce de bouleau. Mais quand une nouvelle foi pénètre dans les terres oudmourtes, pour laquelle « notre livre et nos choses sacrées ne sont ni chers ni sacrés » (« наша книга и святины [ей] не дороги ни святы »), les anciens décident, pour préserver la paix, de brûler le livre de la foi ancienne. Est-ce une preuve de l'existence d'un embryon de culture écrite ? Il serait hasardeux de l'affirmer. En tout cas ce texte a intrigué les chercheurs : cette question a fait l'objet de recherches dans les années 1920<sup>3</sup>, mais nous ignorons tout du contenu de ces travaux (Domokos 1975, p. 159).

## 2. Les fondements chrétiens

C'est le komi qui le premier a connu l'écriture : à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle l'évêque missionnaire Stéphane de Permie, issu de la région et connaissant la langue des autochtones, a entrepris de traduire les Écritures. Pour ce faire, il a créé<sup>4</sup> un alphabet, l'*abur*, au sujet duquel les débats ne sont pas terminés<sup>5</sup>. Cet ancien permien a été une langue productive : nous en connaissons un certain nombre de textes des XV-XVI<sup>e</sup> siècles (Lytkin 1952, p. 32-49), et nous savons qu'elle a été en usage pendant deux ou trois siècles. Il semblerait cependant que l'ancien permien se soit progressivement dégradé : utilisé par des

<sup>2</sup> Sur la base des textes recueillis par ses prédécesseurs, le folkloriste russe M. Hudjakov a composé en russe une épopée oudmourte qui n'a pas encore été publiée intégralement. Le manuscrit, conservé à Leningrad, a été commenté par P. Domokos et F.K. Ermakov. De longs fragments ont été publiés par D. Jašin en 1986.

<sup>3</sup> L'Association pour la culture votiake Böljak, fondée par K. Gerd en septembre 1922, organisait des conférences à Moscou (toutes les semaines) mais aussi dans d'autres centres. C'est à Kazan qu'a eu lieu (sans doute en 1923 ou 1924) une conférence de I.D. Dmitriev-Kel'da intitulée « Les traces d'une ancienne écriture chez les Votiaks » (Votjaki 1926, p. 79-80).

<sup>4</sup> Aux alentours de 1375 (Isajev 1979, p. 210).

ecclésiastiques qui ne le parlaient pas, il s'est éloigné du parler populaire et a perdu sa fonction (Lytkin 1959, p. 413). On relève néanmoins au XVII<sup>e</sup> siècle des traces de cet ancien idiome, écrit désormais en alphabet cyrillique (Lytkin 1952, p. 50-59).

Quant aux langues des Finno-Ougriens de la Volga, c'est l'alphabet cyrillique, celui de la langue dominante, utilisé par les lettrés de la région, qui sert à les fixer. C'est ainsi qu'ont été notés les premiers textes oudmourte, mari et mordve, des quatrains hagiographiques prononcés en l'honneur de Catherine II, lors de visite de celle-ci à l'évêché de Kazan en 1767 (Uvarov 1982, p. 6-7). En osmose avec la religion orthodoxe, il a été l'outil grâce auquel les missionnaires ont essayé de faire passer leur enseignement, par à-coups pendant le XVIII<sup>e</sup> et une partie du XIX<sup>e</sup> siècle, systématiquement après 1860, avec l'application de la méthode Il'minskij<sup>6</sup>. Peut-on parler de politique linguistique ? Oui, en partie : la mise à l'écrit répondait à un but politique précis. Dans les langues mordves, en oudmourte et en mari<sup>7</sup>, avec des chronologies qui peuvent différer dans le détail, l'on voit paraître dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des grammaires, des dictionnaires, des manuels et des traductions de textes essentiellement sacrés. Mais si cette méthode est reconnue par le Synode, il serait exagéré de parler au XIX<sup>e</sup> siècle d'une politique délibérée et systématique de l'Etat russe : les instances politiques ont abandonné ce terrain à l'Église.

On ignore à quoi ressemblait l'alphabet carélien inventé, aux dires du Simon van Salingen (qui a voyagé en Carélie en 1566-1568) par le missionnaire Fedor Čudinov. L'ensemble des vestiges d'écriture, depuis une courte prière du XIII<sup>e</sup> siècle gravée sur une écorce de bouleau jusqu'aux éditions religieuses du début du XIX<sup>e</sup>, témoignent de l'influence de la Russie et de l'orthodoxie sur les Caréliens orientaux (Barancev 1967, p. 89-90). Il en va de même pour les Sames de Russie : l'évangile de Matthieu traduit par A.Genetz et publié à Helsinki (1878) l'a été en cyrillique, de même que la version de K.Ščekoldyn, parue à Arkhangelsk en 1884 (Kert 1967, p. 111).

Les autres peuples du Nord ont subi la même expérience de christianisation ; mais dans la perception des autorités civiles et religieuses ils occupent une position un peu différente. Plus qu'en Russie centrale, où les paysans finno-ougriens vivaient côte à côte avec des paysans russes, la christianisation s'est déroulée par à-coups. Elle s'est surtout attachée aux marques les plus spectaculaires, comme le

---

<sup>5</sup> D'où viennent les lettres de l'alphabet de Stéphane ? On a parlé d'origines grecques, phéniciennes... De plus, pour V.I.Lytkin « la forme des lettres de l'ancien permien a manifestement subi une nette influence entre autres des anciennes tamgas » (Lytkin 1952, p. 26).

<sup>6</sup> N.I. Il'minskij (1822-1891), directeur du séminaire autochtone de Kazan, a été le promoteur d'une méthode selon laquelle la pénétration du christianisme (*condition sine qua non* de l'intégration des autochtones dans l'État russe, c'est à dire de leur russification) impliquait l'utilisation des langues maternelles populations à convertir. Il a été le premier praticien de sa méthode; fondateur aussi de la Confrérie de Saint Guria, il a animé l'oeuvre de publication et de traduction de textes sacrés et de manuels dans les langues autochtones.

baptême ou la destruction des attributs des religions traditionnelles, plus qu'à la pénétration de la parole en tant que telle. De plus, le chasseur mansi ou khanty, l'éleveur de rennes khanty ou nenets (à la différence du paysan de la Volga), sont perçus par le colonisateur comme des êtres d'une autre nature, des êtres « sauvages », à utiliser<sup>8</sup> et à domestiquer plus qu'à assimiler. Dans l'espace qui leur est réservé, le statut de 1822 leur laisse les mains libres<sup>9</sup>, ce qui a limité les effets de la méthode Il'minskij. Il y a bien au XIX<sup>e</sup> siècle des publications dans les langues de ces peuples, des traductions de la Bible, des catéchismes (en khanty, en mansi, en selkoup...). Mais leur portée directe semble avoir été minime : très peu d'autochtones étaient alphabétisés<sup>10</sup>, et le fait que ces œuvres aient été écrites dans un dialecte spécifique limitait l'étendue de leur utilisation potentielle.

## 2. L'autonomisation de l'écrit

Dans la région de la Volga, au contraire, le travail des missionnaires a porté ses fruits, même au-delà de toute attente : ces apprentis-sorciers ont contribué à former une catégorie de lettrés autochtones dotée d'un outil déjà affiné. Et capable de décider de l'usage qu'elle entend en faire... Ces ex-séminaristes formeront la première génération d'intellectuels « nationaux ». Ils produiront les premières œuvres littéraires (souvent des poèmes dans le style populaire<sup>11</sup>), de sorte qu'au moment où, à partir de 1917, de nouvelles possibilités s'ouvrent, les langues de la Volga et de l'Oural ont déjà fait la preuve de leur vitalité. En fait, le komi Kuratov avait dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle traduit en komi de la poésie anglaise, grecque, française et bien sûr russe, et écrit des poèmes destinés à devenir classiques - mais Kuratov ne sera connu de la communauté komi qu'à partir des années 1920. D'autres Komis, notamment les savants Georgi Lytkin et Kallistrat Žakov, avaient étudié et développé leur langue et leur culture. En Oudmourtie, Grigori Vereščagin avait publié en 1889<sup>12</sup> sa berceuse « Ma petite colombe bleue » (Чагыр чагыр дыдыкэ) et M. Možgin, dans l'Almanach oudmourte de 1910, son long poème « Le fugitif » (Беглой). En langue mari (comme d'ailleurs en oudmourte), une série d'almanachs avait paru entre 1907 et 1913 : on y trouve déjà des textes littéraires, dont ceux du pre-

---

<sup>7</sup> Et bien sûr dans bien d'autres langues des « allogènes » de Russie. Mais nous nous bornerons ici à traiter des Finno-Ougriens.

<sup>8</sup> Je pense à l'impôt prélevé sur les « allogènes » du Nord, appelé *yasak* et qui consistait au départ en fourrures.

<sup>9</sup> Ce premier texte, visant à réglementer la position des peuples de Sibérie dans l'Empire et conçu à l'initiative de l'ex-gouverneur M. Speranskij, reconnaissait les instances autochtones, mais les subordonnait à la loi générale, qui s'appliquait dans les cas les plus graves. La liberté de religion était reconnue (Kappeler 1994, p. 149).

<sup>10</sup> En 1897, sur l'ensemble des peuples du Nord, 5,4% des hommes et 0,6% des femmes savaient lire et écrire; 0,03% des hommes et 0,03 des femmes avaient fait des études au-delà de l'école primaire (Isajev 1979, p. 28).

<sup>11</sup> Les premières œuvres originales komi et oudmourtes sont parues, à trente ans de différence, grâce à un stratagème: I. Kuratov publie quelques uns de ses poèmes dans le *Bulletin du gouvernement de Vologda* (Вологодские губернские ведомости) en janvier 1866 en les faisant passer pour des productions de folklore, ce que fera G. Vereščagin en 1889.

mier classique mari, Sergej Čavajn, qui était l'auteur d'un petit fascicule sur la vie des anciens Maris<sup>13</sup>.

Dans le Grand Nord en revanche, ce processus est loin d'être amorcé. Ce n'est pas forcément dans l'écriture que les premiers « intellectuels » se font remarquer. Nous nous contenterons de mentionner ici une personnalité qui mériterait plus d'attention, celle du Nenets Tyko Vylka, peintre au début du siècle, plus tard écrivain à ses heures, surnommé « le président de la Nouvelle Zemble »<sup>14</sup>.

Dans les régions de la Volga et de l'Oural, la Révolution d'octobre 1917<sup>15</sup> libère des forces jusqu'alors corsetées. L'explosion des aspirations nationales en effet ne contredit en rien la politique bolchevique des débuts, soucieux de se faire des alliés et qui ont de bien plus redoutables adversaires. Les premiers intellectuels s'engouffrent dans l'espace qui leur est livré et accueillent les changements avec enthousiasme et reconnaissance. Les langues vernaculaires se répandent rapidement : littérature, presse, école. Et l'œuvre de codification commence : dans toutes les régions, des conférences linguistiques se tiennent, des règles se mettent en place, on débat du choix du dialecte sur lequel fonder la langue littéraire. L'entre-deux-guerres, pour les langues de la Volga, est une extraordinaire période de création.

Dans le Nord, ainsi que pour les peuples fenniques, il en va autrement : le travail de gestation fait par les missionnaires avait abouti à des fausses couches. Les peuples du Nord, en 1920, ne disposent pas d'une élite propre, apte à servir d'interlocuteur à des autorités qui ignorent tout du terrain<sup>16</sup>. Il leur faut des relais : c'est ce rôle que vont jouer, jusqu'au milieu des années 1930, les chercheurs démocrates, anciens exilés de Sibérie qui se sont consacrés aux peuples du Nord et qui forment les avant-postes de l'ethnologie russe. Ce sont eux qui impulsent la création d'un organisme spécial, le « Comité du Nord », créé à la dissolution du Commissariat aux nationalités (Narkomnats) en 1924 et qui pendant plus de dix ans animera la politique soviétique dans le Grand Nord. Ce sont eux qui décident de développer l'instruction des peuples du Nord afin de créer *ab nihilo* une catégorie nouvelle, une intelligentsia d'autochtones. Pour ce faire, il faut codifier leurs langues<sup>17</sup>. En 1925, un premier groupe

---

<sup>12</sup> Dans son ouvrage ethnographique « Les Votiaks de la Région de Sarapul, Gouvernement de la Viatka » (*Вотяки Сарапульского уезда Вятской губернии*), Saint Pétersbourg 1889.

<sup>13</sup> « La vie du peuple mari dans les anciens temps » (*Марий калыкын тошто илышыже*), Kazan 1908.

<sup>14</sup> Ivan Konstantinovič Vylka, qui servait de guide aux expéditions visitant son île, s'adonnait au dessin. Grâce au géologue A. Ruslanov, il pourra en 1910-1911 passer une année à Moscou, où il suivra des cours de peinture, mais aussi de russe, de mathématiques, de géologie. Excellent connaisseur de son folklore, il a laissé des textes autobiographiques, mais aussi des récits de fiction. Après la Révolution, il sera le premier « président » du Soviet de la Nouvelle-Zemble. De nombreuses monographies sont parues en russe à son sujet.

<sup>15</sup> Quand on parle d'octobre 1917, il ne faut pas oublier qu'il ne s'est rien passé de particulier à cette date précise: nous faisons référence bien sûr aux conséquences des événements de Pétrograd.

<sup>16</sup> En 1926, le nombre d'autochtones alphabétisés était de 9722, à savoir 7,2% du total (Al'kor 1934, p. 84).

<sup>17</sup> La nécessité du passage à l'écrit se faisait sentir. C'est ainsi que dans les années 1920, on a vu en différents endroits proliférer des formes idéographiques de notation: particulièrement développées chez les Koriaks et chez les Tchouktsches (une tradition pictographique existait en Extrême-Orient), cette pratique est relevée également chez les Nenets (Sergeev 1955, p. 143,145).

arrive pour faire ses études dans une université ouvrière à Leningrad, qui deviendra le centre de formation de cette nouvelle élite. Ces premiers étudiants seront en même temps les fondateurs et les premiers utilisateurs de leurs langues, qu'ils contribuent avec l'aide de leurs maîtres à codifier. La naissance de l'écrit pour quatorze langues du Nord n'est donc pas le résultat d'un processus, mais d'une décision.

### 3. L'alphabet latin dans la tradition des peuples finno-ougriens

Les trois grandes langues finno-ougriennes ont toujours été écrites en alphabet latin. Elles se sont développées dans des cadres où dominaient les formes occidentales de christianisme, catholicisme primitif pour la Hongrie, protestantisme pour la Finlande et l'Estonie. Cette dernière confession a d'ailleurs particulièrement diffusé l'alphabétisation, ce qui fait des peuples fenniques les plus massivement lettrés de l'empire russe<sup>18</sup>.

L'alphabet latin a-t-il quelques traditions chez les autres Finno-Ougriens ? En fait, dans l'histoire de leurs langues, cet alphabet n'est pas entièrement absent. Il y occupe une fonction particulière. Jusqu'en 1917 en effet les peuples de Russie n'étaient pas la chasse gardée des chercheurs russes. Il est vrai que l'Empire, dès l'époque de Catherine II, leur avait témoigné d'un intérêt croissant (les révoltes ayant révélé la nécessité vitale de mieux les connaître), et qu'un certain nombre de voyageurs avaient relevé des éléments de lexique des langues rencontrées<sup>19</sup>; mais l'espace était ouvert à d'autres explorateurs. Il a été occupé surtout par des Hongrois et des Finnois, désireux de retrouver leurs racines, qui ont exploré et étudié dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les régions habitées par les Finno-Ougriens<sup>20</sup>. Ethnologues, linguistes, folkloristes, ils ont recueilli les premiers, sur une large échelle un échantillonnage des genres oraux de ces peuples : prières maries et mordves<sup>21</sup>, chansons oudmourtes<sup>22</sup>, textes komis<sup>23</sup>, épopées khantys<sup>24</sup>... Ils l'ont fait à l'aide de l'alphabet latin, qu'ils ont adapté, grâce à des signes diacritiques, à la transcription des sons dans le moindre détail. L'alphabet latin a été ainsi le premier dans lequel a été fixé le patrimoine culturel de ces peuples.

Mais la fonction de ces textes était limitée : leur destinataire était la communauté scientifique et non pas les populations. Le très faible niveau d'instruction de ces dernières les tenait à l'écart des travaux

<sup>18</sup>En 1897 77,7% des Estoniens savaient lire et écrire, 96,2% savaient lire (Baltic...1991, p. 29).

<sup>19</sup>Citons par exemple Pallas 1768, avec ses listes parallèles de mots en mordve et latin (*Паралельные латинско-мордовские списки слов...*) et autres (Feoktistov 1968, p. 88).

<sup>20</sup>Les premiers ont été le Hongrois Antal Reguly, qui a séjourné chez les Ougriens de l'Ob en 1843-1845 et le Finnois M.-A. Castrén, qui a exploré le nord de la Russie et la Sibérie Occidentale entre 1845 et 1849.

<sup>21</sup>Heikki Paasonen a travaillé en pays mordve en 1889-1890 et 1898-1902.

<sup>22</sup>Bernát Munkácsy a travaillé en pays oudmourte en 1888-1889.

<sup>23</sup>Yrjö Wichmann a travaillé en pays komi en 1901-1902.

<sup>24</sup>Par exemple Pápay Károly.

dont elles faisaient l'objet, et dont l'existence leur était connue l'existence grâce au souvenir de ces expéditions. Or l'histoire n'a pas permis que ce patrimoine retourne à ceux dont il était issu et qu'il participe à la « révolution culturelle » des années 1920 : la formation d'élites nationales motivées et aptes à en tirer profit a correspondu à l'isolement post-révolutionnaire de la Russie. Ces intellectuels ont bien compris l'intérêt de ces collections pour qui avait entrepris de revaloriser les cultures nationales : le poète oudmourte Kuzebaj Gerd a écrit à Yrjö Wichmann pour lui demander ses travaux, et a même pris contact dans ce sens avec l'ambassade de Finlande à Moscou (Kuznecov 1994, p. 36, 82, 86). Mais les conditions politiques n'étaient pas favorables à ces entreprises<sup>25</sup> : les Etats finno-ougriens sont hostiles à l'URSS, la Finlande et l'Estonie n'ayant acquis leur indépendance que de fraîche date. À l'extérieur de l'URSS en revanche, dans les universités hongroises et finlandaises, les langues finno-ougriennes ont été étudiées exclusivement sur la base des textes publiés à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle (publications de la Société finno-ougrienne d'Helsinki, revues hongroises). C'est ainsi que l'alphabet latin, dans lequel ces textes étaient transcrits, est devenu le mode courant d'écriture de ces langues pour la communauté scientifique internationale, qui n'a cessé de l'utiliser jusqu'à ces toutes dernières années. Encore aujourd'hui, un certain nombre de publications scientifiques rendent compte des textes originaux dans cet alphabet et non en cyrillique<sup>26</sup>. On assiste donc à une dichotomie d'écriture entre les langues vivantes et les langues prises comme objet d'étude, entre l'écrit littéraire et journalistique et l'« écrit » étudié, en fait transposition de l'oralité traditionnelle. Celle-ci, petit à petit, fait l'objet d'une réappropriation : le poète mansi Juvan Šestaloŋ a travaillé sur les textes recueillis par les Hongrois, A. Uvarov a publié en Oudmourtie un petit ouvrage sur Munkácsy, dans lequel il présente en oudmourte, en hongrois et en russe des textes recueillis par le chercheur hongrois (Uvarov 1983). Or dans la vie des peuples finno-ougriens, l'écriture en alphabet latin a pourtant fait une courte apparition au début des années 30 du XX<sup>e</sup> siècle, où elle a été pour peu de temps la graphie officielle.

### III. La campagne pour la latinisation des langues des peuples de l'URSS

#### 1. Une apparente contradiction

Quelque brève qu'elle ait été, cette période n'en représente pas moins un intermède intéressant et à plus d'un titre surprenant. Les années 1920 ont vu l'affirmation croissante des nationalités de l'URSS

---

<sup>25</sup> Les visites de K. Gerd à l'ambassade de Finlande ont été considérées comme une preuve de ses activités contre-révolutionnaires d'espionnage en faveur de la Finlande lors du procès fabriqué contre lui en 1932-33.



et l'écllosion des cultures nationales. La deuxième moitié des années 20 a même connu une large campagne dite d' « indigénisation » (*коренизация*) des appareils du parti et de l'Etat, destinée d'une part à augmenter la part des autochtones parmi les cadres locaux, et d'autre part à développer l'utilisation des langues vernaculaires dans l'administration. Or dès la fin des années 20, une reprise en main idéologique s'annonce. En matière de littérature, le climat est empoisonné, dans la capitale comme dans les régions, par la dérive rassistes<sup>27</sup>. Si le linguiste komi V.I. Lytkin, connu en poésie sous le nom d'Ilja Vas', a pu faire un an d'études à Helsinki en 1926 et poursuivre ses travaux à Budapest (1927-28) avec une bourse de l'État soviétique (Turkin 1995, p. 210-211), en 1930 il est trop tard pour l'Oudmourte Kuzebaj Gerd. D'ailleurs dès 1933 Gerd est arrêté et condamné : son procès avait été préparé par toute une campagne de presse contre les « nationalistes ». Le « nationalisme » est mis hors la loi. Or dans ce contexte, cette même politique officielle prône pour les langues de l'URSS la diffusion de l'alphabet latin, qui est pourtant bien éloigné du russe. Comment expliquer cette apparente contradiction ?

## 2. L'ennemi arabe

Ce ne sont pas les langues et cultures ouraliennes qui nous donneront la clé de l'énigme : il est indispensable de se replacer dans une perspective plus globale. C'est que les Finno-Ougriens, dépourvus de traditions étatiques ou guerrières, n'ont jamais présenté un véritable danger de contre-pouvoir national susceptible de s'opposer aux bolcheviks. Or que ce soit en Asie Centrale ou dans la région de la Volga, les peuples turks faisaient preuve d'une tout autre vitalité. L'islam les rattachait puissamment à des pôles extérieurs à l'univers soviétique. Héritiers pour certains d'une longue histoire étatique, ils disposaient d'élites formées et aguerries, et étaient intégrés dans la vie politique de l'empire russe : ils représentaient une force nationale à maîtriser. Or le vide politique et la marge de manœuvre des années 20 avaient permis au débat sur la langue de se déchaîner. Cette question est trop complexe pour que nous puissions faire autre chose que d'en esquisser les grands traits : il s'agit de l'affrontement – qui a traversé le XIX<sup>e</sup> siècle – des partisans de l'arabisme et de ceux de la latinisation. Dès le début des années 1920, ces derniers - les « progressistes » – lancent une offensive à la tête de laquelle se trouvent les Azéris (et notamment le président du Comité Exécutif central, Agamly-Ogly) en vue d'institutionnaliser le passage à l'alphabet latin (Grande 1934, p. 22). En 1925 il est adopté par un

---

<sup>26</sup> Par exemple dans les publications de Szombathely, cf. la monographie de Natalia Glukhova *Structure and Style of Mari Charms* – Savariae 1997

<sup>27</sup> En référence à l'organisation appelée RAPP, Association des Ecrivains Proletariens de Russie (*Российская Ассоциация Пролетарских Писателей*), qui, entre 1928 et 1932 prend une emprise de plus en plus grande sur la vie intellectuelle russe, soumettant l'ensemble de la littérature au filtrage des critères de classe : pratiquement

certain nombre de langues du Caucase comme l'ingouche ou le tchéchéne (Musajev 1965, p. 12). Le 1<sup>er</sup> Congrès de Turcologie a lieu à Bakou en mars 1926 : d'autres langues passent à l'alphabet latin la même année (le bachkir), en 1927 (le turkmène, l'ouzbek, le kirghize...) et en 1928 (le tatar de la Volga). Dans ce débat, le cyrillique n'intervient que très peu : présenté comme une solution par les « internationalistes » de gauche, il est ressenti comme réactionnaire et impérialiste, car il avait été promu par les missionnaires (Seïd-Zade 1934, p. 31) : pour les arabistes, les partisans de l'alphabet « latino-cyrillique » représentent en bloc les tendances antinationales – alors que le pouvoir soviétique n'entendait pas apparaître comme le successeur des missionnaires. Il tenait un discours d'émancipation. La question de l'alphabet avait été posée par le leader charismatique lui-même : Lénine n'avait-il pas déclaré en 1920 que « la latinisation, c'est la grande révolution de l'Orient » ?

La généralisation de l'alphabet arabe avait en effet de quoi inquiéter les bolcheviks, soucieux d'asseoir la cohérence de l'Union : ce que l'arabe permettait d'assurer, c'était une tout autre cohérence, qui échappait au contrôle des soviets, celle du monde musulman. À l'exception du turc, qui faisait avec Kemal sa révolution latinisatrice dans un État nouvellement laïcisé, les autres langues du monde musulman (arabe, persan) s'écrivaient dans cet alphabet. Or pour les Soviétiques ce monde musulman est doublement étranger : d'une part il est enraciné hors de l'Union, laquelle est en train de « construire le socialisme dans un seul pays », d'autre part il est axé sur le principe religieux, particulièrement inacceptable – la dimension sacrée de la langue arabe et de son alphabet ne pouvait pas échapper au pouvoir soviétique. Il fallait arracher les Turcs d'URSS à l'emprise de l'islam, et pour cela briser le lien linguistique de l'alphabet.

Quels sont les arguments des opposants à l'arabisme ? Il y en a de deux types, qui tiennent à l'alphabet en tant que tel. Premièrement, l'alphabet arabe n'a pas été conçu pour les langues turques, il n'est pas outillé pour rendre compte de leur phonétique notamment en matière de vocalisme (Musajev 1965, p. 10-11). Le deuxième argument porte sur le caractère « de classe » de l'alphabet arabe. Utilisé par les féodaux comme outil d'exploitation, il est compliqué, ses lettres ne se distinguent pas facilement les unes des autres ; d'autre part la notation est sélective. Il est donc par nature élitiste et ne se prête pas à l'alphabétisation massive de la population, la *likbez*<sup>28</sup>, qui dans les débuts du pouvoir soviétique est une priorité absolue (Nurmakov 1934, p. 5-6). Si nous dépouillons ces arguments de leurs oripeaux idéologiques, il appert qu'ils ne sont pas dépourvus de fondement. Mais face aux considérations politiques, ils n'en font pas moins figure de prétexte.

### 3. La solution latine

---

tous les écrivains de valeur sont écartés de la vie littéraire comme non-prolétariens. En 1932 un décret met fin à l'existence de la RAPP, qui sera remplacée par l'Union des Ecrivains.

Face à ces menaces, le cyrillique étant exclu, le mot d'ordre de Lénine prend tout son sens : la latinisation est le moyen pour l'Orient de rompre avec la tradition. Le profil de Lénine explique d'ailleurs sa sensibilité aux questions linguistiques : d'une part il est né dans une région qui se trouve au cœur du problème national (l'ancienne Simbirsk, proche des pays mordve et tchouvache), d'autre part il a beaucoup voyagé, il a vécu à l'étranger. L'alphabet latin lui est sans doute bien plus familier qu'il ne l'est pour les dirigeants soviétiques de la génération suivante, issue exclusivement du monde russe, porteuse de l'idéologie de la forteresse assiégée. Alphabet techniquement adapté aux besoins des langues comme à la politique des autorités, il se prête à sous-tendre l'entreprise d'alphabetisation généralisée. De plus, il s'agit d'un alphabet neutre, dépourvu de connotations émotionnelles, et de ce fait acceptable par les populations ainsi que par les élites.

#### 4. La généralisation

Le point de départ est donc clair : le premier objectif est de se défaire de l'alphabet arabe<sup>29</sup>. Les langues turkes sont les premières concernées. Mais de fil en aiguille, ce qui était un modèle de réponse à un problème précis finit par faire tache d'huile. Dans l'idéologie soviétique de l'après-NEP, il n'y a pas de place pour les mécanismes naturels, tous les phénomènes doivent être régis par l'homme, « rationalisés ». C'est une extraordinaire entreprise volontariste, témoignant d'une conviction absolue en la capacité de l'homme à corriger les imperfections du monde. Ces principes ne laissent pas de place aux caprices de la réalité. Pour les linguistes soviétiques des années 1920, la diversité des alphabets dans un même pays, pire, les utilisations diverses des mêmes lettres à l'intérieur d'un même alphabet (comme par exemple dans les langues occidentales), ce sont des phénomènes irrationnels, anarchiques, voir suspects (Grande 1934, p. 15-16): derrière l'hermétisme se cachent toujours les classes dominantes. L'Union soviétique devient un grand chantier linguistique: si quelques langues ont de longues traditions d'écriture (les langues slaves, le géorgien, l'arménien), l'immense majorité est en cours de codification. Pourquoi ne pas mettre de la cohérence là où la nature avait laissé les choses aller son train ? C'est l'idée fondamentale du Nouvel Alphabet Unique, dont l'idée émerge en 1927 et qui repose sur une formule mathématique élaborée par N.F. Jakovlev<sup>30</sup>. Les langues turkes travaillaient déjà à unifier leurs alphabets (le Nouvel Alphabet Turk). Au moment de l'élaboration des

---

<sup>28</sup> Abréviation couramment utilisée de « ликвидация безграмотности », « liquidation de l'analphabétisme », mouvement lancé par le parti bolchevik dans tout le pays en 1919.

<sup>29</sup> Un recueil publié en 1934 par les partisans de la latinisation commence d'ailleurs par ces mots: « L'alphabet arabe a été créé il y a près de 2000 ans » (Nurmakov 1934:3).

<sup>30</sup> Яковлев, Н.Ф. – «Математическая формула построение алфавита», *Культура и письменность Востока* - М. 1928

langues du Nord, la réflexion sur l'alphabet est coordonnée et aboutira au Nouvel Alphabet du Nord. Des blocs régionaux apparaissent, où les alphabets adoptés sont le fruit d'une concertation : Daghestan, Caucase du Nord. En 1933, il ne restait que quelques alphabets isolés, dans le Caucase et chez les peuples fenniques (Grande 1934, p. 26). Le 7 août 1929, les instances gouvernementales saluent la victoire de l'alphabet latin sur l'alphabet arabe. Le 15 août 1930, le centre du Nouvel Alphabet Turk est transféré de Bakou à Moscou, et la même année ce Comité devient le « Comité Central du Nouvel Alphabet ». Il se compose de 29 membres et se subdivise en quatre sections : caucasienne, turco-tatare, finno-ougrienne et technographique. Le 1<sup>er</sup> janvier 1935, il existe déjà 35 sections locales (Isajev 1979, p. 228-229). Sur quel principe l'alphabet devait-il reposer ? Un débat oppose quelque temps les partisans du principe phonétique et ceux du principe phonématique ; ces derniers finissent par l'emporter (Musajev 1982, p. 10). L'alphabet doit reposer sur cinq principes : il doit refléter la composition phonématique de la langue, exclure toute incohérence dans la notation (signes différents pour noter des sons de même nature, signes identiques pour noter des sons différents), assurer la cohérence des indications diacritiques, exclure les signes doubles et complexes pour marquer un phonème unique, attribuer aux phonèmes les plus fréquents les signes les plus simples (Musajev 1965, p. 16-17). L'objectif est donc de créer un alphabet valable pour toutes les langues, une sorte de réservoir à phonèmes. Chaque langue y puiserait ceux dont elle a besoin, et n'utiliserait pas les autres. Mais dans toutes les langues, le même signe servirait à dénoter un phonème identique.

Est-ce que toutes les langues de l'Union sont concernées ? Manifestement sur ce point les positions divergent, donnant lieu à un débat assez vif. Certains ont même proposé que le russe lui-même passe à l'alphabet latin, position extrême qui n'a pas été retenue (Musajev 1965, p. 13). Finalement, le programme retenu exclut de la latinisation les langues slaves de longue tradition – le russe, l'ukrainien et le biélorusse – ainsi que l'arménien et le géorgien. Les langues disposant d'une solide tradition en cyrillique – principalement celles des peuples finno-ougriens de la Volga ainsi que le tchouvache – sont incitées à suivre le mouvement. Toutes les autres font partie du programme de latinisation, langues du Caucase, d'Asie Centrale, langues turkes de la Volga et l'ensemble des langues de Sibérie : pour ses promoteurs, l'alphabet latin est « l'alphabet de la communauté communiste internationale » (Isajev 1979, p. 254).

Nous allons voir comment ce programme s'est appliqué donné pour les langues ouraliennes.

### III. Les langues ouraliennes et le nouvel alphabet

#### 1. Les langues de la Volga

---

Comme nous l'avons vu, l'alphabet latin n'était pas enraciné dans cette région. La question de la latinisation était ouverte à l'échelle du pays. Disons d'emblée qu'il n'y a pas eu latinisation pour le mordve, le mari et l'oudmourte. Les sources de l'époque relèvent l'existence de débats, mais dans les recueils publiés par le Comité du Nouvel Alphabet la pression n'est pas très marquée : les langues finno-ougriennes sont citées parmi les autres, mais seuls l'oudmourte fait l'objet d'une mention spéciale, rien n'est dit du mari ni du mordve (Musajev 1965:12).

Pour le mari et le mordve en fait, la codification de la langue littéraire posait en soi des problèmes particulièrement ardues sur lesquels cette problématique est venue se greffer, tout en demeurant secondaire. La situation était surtout difficile pour les Mordves : l'éclatement de la population n'avait pas permis de constituer dès les années 1920 un territoire autonome. Aussi bien le mari que le mordve connaissent une grande diversité dialectale. La première question est donc celle de la base dialectale de la langue littéraire : faut-il créer une langue unifiée, fusion des principaux dialectes, ou bien codifier les deux dialectes principaux ? On voit bien la charge émotionnelle de cette question. Aussi bien chez les Mordves que chez les Maris, les partisans de l'alphabet latin sont en même temps favorables à l'unification des langues littéraires. Pour le mordve, la question a été posée à la conférence linguistique de mars-avril 1934 (Poliakov 1994, p. 131) : le célèbre linguiste A.A. Šahmetov prend parti pour la latinisation et pour le rapprochement de l'erzja et du mokša<sup>31</sup>.

En pays mari, la question a été posée en janvier 1930 lors d'une conférence d'historiens locaux, et la polémique lancée dans la presse dès février par le linguiste G.G. Karamzin (par ailleurs fervent partisan du choix du mari de l'est comme base de la langue littéraire). L'idée a reçu un accueil favorable, Karamzin lui-même en a établi le projet. Les années 1931-1932 ont vu se multiplier les propositions pour améliorer et diffuser cet alphabet et il a même été question de publier quelques livres (Ivanov 1975, p. 102-103). Mais dès 1933, « le mouvement commence à s'éteindre ». L'explication est politique : en 1932, une réunion de linguistes convoquée par le parti stipule que « le passage à l'alphabet latin n'est en pratique ni nécessaire ni pertinent. L'alphabet russe, adapté aux besoins du mari, non seulement ne représente pas un obstacle au développement socioculturel des Maris, mais le garantit intégralement » (Ivanov 1975, p. 103).

En Oudmourtie, les dialectes n'étaient pas suffisamment différenciés pour que l'unité de la langue littéraire soit mise en question. Nous savons que la latinisation a été préconisée par des personnalités de renom. L'Association « Böljak » a abordé la question dès 1923 dans une conférence tenue à Moscou par I.D. Dmitriev et intitulée « Sur le passage à l'alphabet latin » (Votiaki 1926, p. 79). Malheureusement, nous en ignorons la teneur, mais le titre semble indiquer une position plutôt favorable. En

---

<sup>31</sup> Les partisans de ces positions auraient été victimes de persécutions (Abramov 1996, p. 26).

fait, et malgré le silence qui pèsera plus tard sur cette initiative, les documents d'archives montrent que la discussion a été animée, et que la décision de passer officiellement à l'alphabet latin a été prise officiellement au niveau du Parti en 1930 (Salánki 1993, p. 335). Une commission formée en novembre 1930 et comprenant des noms prestigieux<sup>32</sup> lance un appel d'offres auquel répondent sept propositions d'alphabet, celles de Bubrih, de K.M. Baušev, de Jakovlev, de Kedra Mitrej, de S.P. Žujkov, de Lekancev et de Dmitrev-Kelda lui-même. K. Gerd a-t-il été favorable à l'alphabet latin ? Les documents que nous avons consultés ne permettent pas de l'affirmer. Ses articles sur des sujets linguistiques ne mentionnent pas la question (Jermakov 1996, p. 407-413). Mais il a sans doute participé à l'expédition linguistique organisée par D.V. Bubrih en 1927 (Karakulov 1992, p. 41) au terme de laquelle le linguiste mordve affirme la nécessité de passer à l'alphabet latin : « Tôt ou tard, en tout cas pas plus tard que chez les Russes, le passage [de l'oudmourte à l'alphabet latin] est indispensable. Comme selon toute vraisemblance il se produira à l'échelle de tout le pays et avec une notation unifiée des phonèmes, il faudra le projeter avec la plus grande attention » (Bubrih 1992, p. 14-15). Sur la base de ces sept propositions, la commission en élabore une huitième, adoptée le 5 janvier 1931 (Salánki 1993, p. 1937). Mais cette décision sera de courte durée. En 1937, le publiciste Makar Volkov, qui était intervenu très violemment dans la campagne contre Gerd<sup>33</sup>, sera accusé à son tour d'avoir été en 1931 le promoteur de campagne de latinisation en Oudmourtie, avec un recueil intitulé « L'alphabet latin » (Kuznecov, 1994, p. 155)<sup>34</sup>. Je n'ai pas trouvé traces de ce titre dans les documents que j'ai pu consulter, mais Zsuzsa Salánki mentionne un recueil d'articles intitulé « Sur la réforme de l'écriture oudmourte » («К вопросу о реформе удмуртского письма») publié à Iževsk en 1931. Dans ce recueil, toujours d'après les mêmes données, figure un article de S.P. Žujkov intitulé « Latinisation ou unification » («Латинизация или унификация») et non, comme l'affirme l'acte d'accusation contre Makar Volkov, « De l'unification des alphabets des peuples finnois » («Об унификации алфавитов финских народов») (Kuznecov 1994, p. 155). Je cite ce décalage pour montrer à quel point, lors des répressions, les accusations ont été construites sur des bases approximatives. Dans les années trente, le pouvoir central entend reprendre les nationalités en main. Il est clair que le passage de l'alphabet cyrillique à l'alphabet latin s'inscrivait dans une tout autre perspective idéologique que dans le cas des langues turkes. Pour les langues finno-ougriennes, il aurait marqué une autonomisation par rapport à l'élément unificateur par excellence, la langue russe. Nous pouvons émettre deux hypothèses sur l'origine de ce projet chez les Finno-ougriens de la Volga. Premièrement: les idées émises dans les années 1920 n'ont pas eu une large résonance, elles ont été posées par des

<sup>32</sup> Outre le linguiste Bubrih, il faut citer des dirigeants du parti (I.I. Nagovicyn, T.K. Borisov), des écrivains (Kedra Mitrej, I.V. Jakovlev, J.I. Ilin) ainsi que l'idéologue officiel de la linguistique de l'époque, Nikolaj Jakovlevič Marr) (Salánki 1993, p. 336).

<sup>33</sup> M. Volkov fait partie des étudiants oudmourtes de Moscou qui en 1929 écrivent une lettre à la direction du parti afin de faire rappeler Gerd à Iževsk (Jermakov 1996, p. 190) ; c'est lui aussi qui attaque violemment le poète dans son célèbre article « Un poète koulak » (*Удмурт коммуна* 20/3/1932) .

intellectuels résidant à Moscou et donc en prise directe avec ce qui se passait dans le reste du pays. La question se pose plus sérieusement au début des années 1930, quand le mouvement pour la latinisation a fait tache d'huile dans tout le pays. Chez les Finno-Ougriens, ce n'est donc pas un mouvement original, il est lié au désir de s'inscrire dans une tendance générale et d'en profiter. Deuxièmement : la latinisation ayant pour conséquence une distanciation par rapport au russe, nous pouvons supposer que ses partisans se trouvaient parmi les tenants de la ligne dite « nationaliste », parmi les intellectuels disposés à intégrer des éléments nouveaux. La coïncidence entre la revendication de la latinisation et celle de la langue littéraire unique va dans le même sens : c'est une approche fortement intellectualisée, qui fait fi des habitudes et du rapport émotionnel direct à la langue. Ces linguistes étaient prêts à choisir un chemin apparemment plus difficile pour faire de leur langue un outil efficace de consolidation de l'identité nationale. L'accusation portée contre Makar Volkov montre bien que le soutien à la latinisation fera plus tard figure d'acte hostile au pouvoir central. Il n'est pas étonnant donc de constater que les informations relatives à cet épisode chez les peuples de la Volga soient dispersées et d'accès difficile. Ce n'est que pour le mari que nous avons un long chapitre développé sur la question dans l'*Histoire de la langue littéraire mari* d'Ivanov (1975). Pour le reste, nous ne rencontrons que des mentions éparpillées, et on a même l'impression qu'une conspiration du silence a pesé sur la question<sup>35</sup>. En tout cas sur ce point, comme sur tous les autres, les positions des « nationalistes » ont été sanctionnées par des défaites : l'alphabet latin ne s'est pas imposé, le mari et le mordve ont été codifiés en deux langues distinctes (mari des plaines et mari des montagnes, erzja et mokša. Enfin, les linguistes soucieux de fonder le néologisme - comme l'avaient fait les Finnois - sur les ressources de la langue nationale et de freiner l'emprunt forcené au russe ont été entièrement déboutés.

## 2. Le komi

Le komi mérite d'être traité à part, car en cette matière aussi, son histoire diffère de celles des trois autres langues de la Volga – il a une longue tradition d'autonomie linguistique. De plus, au moment où les possibilités s'affirment, il existe en pays komi une intelligentsia nationale formée. L'alphabetisation y est plus avancée qu'ailleurs : il existe une mince couche d'« intellectuels », pour la plupart instituteurs ou ecclésiastiques, maîtrisant le russe et leur langue, aptes à servir d'intermédiaires entre les deux mondes.

---

<sup>34</sup> Malheureusement nous n'avons pas eu la possibilité de consulter ce recueil.

<sup>35</sup> En Oudmourtie, en 1937 a eu lieu une conférence sur la langue. Ces questions ne sont pas du tout abordées. La seule observation concernant la forme de l'alphabet est une phrase maladroite précisant que « Nos réflexions sur l'alphabet ne sont bien sûr nullement tournées contre l'alphabet russe, adopté pour la langue littéraire oudmourte. Il s'agit seulement de l'adapter à la bonne expression des sons et des normes de l'oudmourte vivant » (Alatyrev 1937b, p. 52).

D'autre part, il existe également une élite de très haut niveau. Deux intellectuels komi, écrivains et hommes de science, ont acquis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une réputation qui dépasse les frontières de leur région. Georg Stepanovič Lytkin a commencé sa carrière de savant comme orientaliste et grand spécialiste du kalmouke. Mais il ne cesse d'étudier son pays et sa langue, il écrit même des poèmes et publie en 1889 à Saint-Pétersbourg une remarquable monographie « Le pays Zyriène sous les évêques de Perm et la langue zyriène » (« Зырянский край при епископах пермских и зырянский язык»). Il propose même un alphabet phonématique. Kallistrat Žakov, professeur de l'Université de Saint Pétersbourg, a écrit sur l'astronomie, les mathématiques, la philosophie, la linguistique. Fervent patriote komi, il laisse une œuvre littéraire écrite en russe, mais empreinte de romantisme national (*Бярмия* 1916). Ces deux exemples montrent bien que l'univers komi était ouvert sur le monde. Les conditions psychologiques et intellectuelles nécessaires sont créées pour que les Komis, en 1919, ne suivent pas exactement le même chemin que les autres.

### a) l'alphabet selon Molodcov

Au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le komi s'écrivait en cyrillique, avec l'ajout de quelques lettres destinées à rendre les phonèmes spécifiques à la langue (Turkin 1993m p< 146). Tout de suite après la révolution, il a fallu chercher la forme optimum pour faire du komi la langue de l'enseignement. Dès 1918 le linguiste Vasili Alexandrovič Molodcov (1886-1940), disciple de L.V. Ščerba, propose une adaptation du cyrillique; en 1919, celle-ci est distribuée dans les écoles (Isajev 1979, p. 204). Cet alphabet sera adopté officiellement en 1920 (Rédei 1996, p. 132-133). Il comporte 33 lettres, autant qu'il y a de phonèmes en komi : 21 coïncident avec l'alphabet russe, trois sont empruntées à l'alphabet latin et neuf ont été inventées par l'auteur (Oni Ijubili... 1993, p. 208). Les partisans de la latinisation (qui avait été discutée sans résultats en 1923-24) ont qualifié cet alphabet d'« étroitement nationaliste » (Oboturov 1934, p. 191). L'alphabet de Molodcov est en effet exclusivement conçu pour le komi et va à l'encontre de la tendance qui bientôt sera au rapprochement des graphies de toutes les langues de l'URSS. Entre 1917 et 1920, faute d'équipement typographique, aucun livre ne paraître en komi, tous les matériaux sont reproduits à la main ou à la machine. L'édition redevient possible dès 1921<sup>36</sup>. Sans cesser de se trouver au cœur de débats passionnés et contradictoires, l'alphabet de Molodcov a été pleinement utilisé entre 1920 et 1932. Puis il a dû céder le pas à la latinisation. Mais quand la latinisation aura vécu, et avant de devoir adopter définitivement le cyrillique, le komi repassera par l'alphabet de Molodcov, qui connaîtra ainsi une nouvelle jeunesse entre 1935-36 et 1939. La destinée de V.A. Molodcov est tout aussi complexe : il s'était violemment opposé aux latinisateurs, dont le principal représentant, V.I. Lytkin, avait été arrêté en 1933 dans l'affaire de la

<sup>36</sup> Entre 1921 et 1925, 76 livres ont été publiés (Isajev 1979, p. 204).



SOFIN<sup>37</sup>. En 1938, Molodcov, qui ne suivait pas les positions de la linguistique officielle marriste, est lui aussi accusé d'activités contre-révolutionnaires. Il ne survivra pas au régime des camps et meurt le 31 août 1940.

## b) l'épisode latin

La latinisation n'a donc pas pour les Komis le même sens que pour leurs voisins du Sud : elle représente la sortie de l'isolement. Si l'alphabet de Molodcov n'est pas aussi dangereux que l'alphabet arabe, il n'en détonne pas moins dans le concert des langues de l'URSS par son originalité, son irréductibilité à un élément plus fondamental largement partagé. Le promoteur de la latinisation est V.I. Lytkin, lequel en 1925 ne se montrait pas particulièrement sensible à ces questions : « il faut une graphie scientifique et pratique - peu importe laquelle (...) » affirmait-il alors (Oni Ijubili... 1993, p. 150). La question du passage à l'alphabet latin s'était en effet posée au Congrès d'histoire locale de 1925<sup>38</sup> et avait été discutée la même année en septembre au II<sup>e</sup> Congrès komi des travailleurs de l'Éducation. Le débat avait été animé et avait abouti au maintien de l'alphabet de Molodcov. La deuxième conférence de l'Association komi des Écrivains prolétariens en 1928 et, en 1929, une conférence linguistique réunie à Syktyvkar prennent la décision de procéder à la latinisation de la graphie komi « en coordination avec les autres minorités nationales de l'URSS qui ne sont pas encore passées à la graphie latine ainsi qu'avec les Russes ». C'est Lytkin, rentré de Hongrie avec des positions sensiblement différentes, qui est chargé de cette tâche<sup>39</sup>. En 1930, le bureau du parti attaque violemment l'alphabet de Molodcov et lance la campagne de latinisation. Lytkin est associé au Comité Central du Nouvel Alphabet, qui le charge le 16 janvier 1931 d'établir un projet pour le komi et l'oudmourte. La direction régionale du parti entérine les résultats de son travail en novembre 1931. La transition durera deux ans : en 1932 le nouvel alphabet est introduit dans les écoles (Isajev 1979, p. 203) ; en 1934 la latinisation du komi est achevée et confirmée dans les instances moscovites le 25 avril, sur place fin novembre (Turkin 1995b, p. 290). En 1934, on comptait une vingtaine de livres et de brochures publiés en alphabet latin. Une grande propagande avait été faite : affiche, dépliant avec l'alphabet tiré à 10.000 exemplaires. La presse avait commencé à publier des brèves en alphabet latin, pour passer un

---

<sup>37</sup> Abréviation désignant la prétendue organisation « Union pour la Libération des populations finnoises », invention du NKVD pour incriminer les principaux intellectuels oudmourtes d'activités contre-révolutionnaires. V.I. Lytkin a été lui aussi compromis, et il a été arrêté fin 1932.

<sup>38</sup> Le mouvement pour l'histoire locale (en russe: *краеведение*) a joué un grand rôle dans le développement de la conscience nationale dans les années 1920. Devenu suspect, il cessera d'exister dans les années 1930.

<sup>39</sup> Il est curieux de remarquer qu'I.I. Oboturov, partisan enthousiaste de la latinisation, figure dès 1930 parmi les principaux accusateurs de Lytkin (Baraksanov-Žerebcov 1994, p. 67).

peu plus tard à des matériaux plus consistants. Le problème principal était la région n'était pas suffisamment équipée pour publier en alphabet latin (Oboturov 1934, p. 97-98).

Dans le cas du komi également, les positions des latinisateurs coïncident avec celles de ceux qui ne voient pas la nécessité de créer deux langues littéraires distinctes, komi-zyriène et komi-permiak : « le permiak est un dialecte du komi », affirmait Lytkin (Oni Ijubili 1993, p. 149). Il n'en reste pas moins qu'il y aura deux langues. Le komi-permiak suit les péripéties de l'alphabet du komi-zyriène : alphabet de Molodcov d'abord, alphabet latin en 1932.

#### 4. Les langues fenniques

Le carélien se trouve dans une curieuse position : en république de Carélie, il a été décidé en 1921 de prendre comme langue littéraire et langue d'enseignement le finnois (Barancev 1967, p. 96). Peut-être cela explique-t-il la rapide russification de la population carélienne, qui ne retrouvait pas vraiment sa langue dans la langue littéraire ? L'idée de faire du carélien une langue littéraire émerge néanmoins dans les années 1936-37 (Barancev 1967, p. 97), mais pour un temps seulement : dès 1940 le finnois est rétabli dans les écoles, où il se maintiendra comme langue d'enseignement jusqu'en 1958. Après cette date, il ne figurera plus que comme matière à option. Pour les Caréliens des régions de Tver et de Novgorod en revanche, une langue littéraire carélienne a été créée en alphabet latin sur l'impulsion de D.V.Bubrih. Une graphie latine a été élaborée dès 1930-31. En 1931 paraît le premier hebdomadaire<sup>40</sup>, qui durera jusqu'en 1939. En 1938, comme ailleurs, l'alphabet latin sera remplacé par le cyrillique, mais en fait dès 1939 le carélien disparaîtra des écoles (Barancev 1967, p. 99, 101). Les destinées du vepse sont similaires : l'alphabet vepse, toujours en graphie latine, est établi par une commission dirigée par M. Hämäläinen en 1931 et la langue commence à être enseignée dans les écoles dès 1932. Les premières publications sont des manuels<sup>41</sup> : entre 1932 et 1937 une dizaine de livres sont publiés. La question du passage au cyrillique est posée en 1936. C'est un coup de grâce pour cette langue littéraire encore bien fragile : elle cessera pratiquement d'exister en 1938 (Mullonen 1967, p. 106-107).

#### 3. Les langues du Nord

##### a) la création d'une écriture pour les langues du Nord

---

<sup>40</sup>En 1931, il s'appelle *Kolkhozien pouleh* (Vers les kolkhozes) ; en 1935, il change de nom, et devient la « Pravda carélienne », *Karielen toži*.

Le passage des langues du Nord à l'écrit est l'un des acquis du Comité du Nord. L'idée, issue du département des minorités nationales auprès du Commissariat du Peuple aux Nationalités remonte au mois d'août 1922 (Vdovin 1959, p. 287). Le travail a été accompli pour l'essentiel à l'Institut des Peuples du Nord de Leningrad à partir de 1926 (Vasilievič 1958, p. 228) par les professeurs<sup>42</sup> et les premières promotions d'étudiants autochtones. La tâche était colossale : il s'agissait de donner une écriture à une quinzaine de langues, pour la plupart sans rapport entre eux, plus ou moins bien connues et étudiées. Les explorateurs du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle avaient pour certaines langues mis les bases de la dialectologie (S.P. Krašennikov, membre de la deuxième expédition de Bering en 1737-1741, avait décrit les langues du Kamtchatka et leurs dialectes) et avaient laissé de précieuses descriptions (les grammaires de l'evenk, du nenets et du khanty de M.A. Castrén). Surtout, les populistes exilés, tels que V. Bogoraz-Tan pour le tchoukche, le koriak et l'itelmène, L.Ja. Šternberg pour le nivkh et les langues de l'Amour, avaient fait sur le terrain des recherches linguistiques approfondies (Vdovin 1959, p. 286-287). Mais cela ne suffisait pas : il a fallu procéder à une description systématique des structures grammaticales. Les résultats de ces recherches ont été publiés dans les années 1930 sous forme de recueils d'articles<sup>43</sup> (Avrorin 1966, p. 12). L'objectif final était le développement de l'instruction, possible uniquement à condition de partir des langues maternelles (Avrorin 1953, p. 12). Le choix de l'alphabet latin s'explique par le contexte général. En outre, on trouve des arguments spécifiques aux langues du Nord : cet alphabet permet des contacts avec des populations de même langue résidant hors URSS (Sames, Esquimaux, Toungouses). L'un des arguments présentés mérite d'être cité intégralement : « il faut ajouter que l'alphabet russe demeure jusqu'à aujourd'hui rattaché à la politique russificatrice d' « éducation des autochtones » de la Russie tsariste » (Alkor 1931, p. 114). Il ne faudrait pas exagérer le caractère centralisé de ce programme, qui répond aux exigences venues du terrain : au début des années 1920 l'école dans le Nord fonctionne encore en russe, mais les instituteurs eux-mêmes sentent la nécessité de s'appuyer sur les langues de leurs élèves<sup>44</sup>. Telle est l'expérience de G.N. Prokofiev (1897-1942), qui en 1925, après avoir fini ses études d'ethnographie de Saint-Petersbourg, part comme instituteur à l'internat de Janov Stan sur le Turukhan, affluent de l'Iénisseï. De sa propre initiative, il introduit l'enseignement du selkoupe dans son école. Son expérience a servi de point de départ à l'élaboration des programmes d'enseignement

---

<sup>41</sup> À signaler le rôle de F.A. Andreev dans la rédaction des manuels.

<sup>42</sup> Les premiers professeurs des langues du Nord étaient des Russes qui les avaient apprises sur place quand il étaient en exil.

<sup>43</sup> Telle est la fonction des recueils « Langues et écritures des peuples du Nord » (*Qzyki i pisxmennostx narodow Sewera*), consacrés en 1934 aux langues paléo-asiatiques et en 1937 aux langues ouraliennes.

<sup>44</sup> Toutes les voix ne sont pas unanimes : certains, dans les régions d'Arkhangelsk et de l'Oural, se prononcent contre la création de langues littéraires pour de si petits peuples et préconisent des efforts particuliers pour développer leur connaissance du russe (Alkor 1931:108).

en langue maternelle (Černiakov 1975, p. 187-188). Les premiers manuels<sup>45</sup> sont rédigés et photocopiés avant même que les décisions officielles n'aient été prises.

L'incidence de ces mesures est appréciée de manière contradictoire. Les auteurs soviétiques répètent de manière souvent incantatoire, mais en fait non sans arguments, que l'instruction en langue maternelle a suscité un sursaut d'enthousiasme dans les populations concernées. Que ce sursaut ait existé, suffisamment de témoignages le prouvent<sup>46</sup>. Mais quelle en a été la portée réelle ? L'adaptation au système de l'internat – terrible rupture avec la vie traditionnelle – a été et continue d'être un des moments les plus douloureux dans la vie de l'enfant du Nord. Si certains ont été sensibles aux possibilités que l'instruction leur ouvrait, nombreux sont ceux qui en ont rejeté les effets russificateurs. D'autres enfin ont fait preuve de scepticisme face à une instruction qui semblait enfermer les ethnies dans un ghetto : tant qu'à faire d'être instruit, autant que cela serve à quelque chose, que ce soit en russe (Slezkine 1994, p. 243)<sup>47</sup> !

## b) le nouvel alphabet du Nord

Tel est le nom qui a été donné à l'alphabet adopté en novembre 1929 par la Commission des langues et des cultures nationales des petits peuples du Nord et officiellement entériné le 23 février 1931 (Vdovin 1959, p. 290). Au cours de l'année 1930, différentes versions ont été soumises à la discussion : celle dite de Khabarovsk (établie par K.M. Mylnokova et S. Forštein) qui ne prenait pas en compte les langues ouraliennes, et celle proposée pour le toungouse (evenk) par Ja. Alkor. Ce dernier propose d'ailleurs d'utiliser certaines lettres du cyrillique afin de limiter le nombre de signes diacritiques (Alkor 1931, p. 110-112). Une première version, proposée le 18 décembre 1930, comportait 32 lettres et des signes diacritiques. La version définitive veille à réduire ces derniers au minimum : elle se compose de 39 lettres, dont 29 consonnes et 10 voyelles (Cincius 1958, p. 81)<sup>48</sup>. La Conférence sur le développement des langues et de l'écriture des peuples du Nord (janvier 1932), à laquelle ont participé des responsables des principales instances politiques centrales, des centres de recherches, des Universités, des éditions ainsi que des délégués des régions (Isajev 1979, p. 222) décide de la création

<sup>45</sup> Ils contiennent les premières ébauches de textes littéraires, conçus pour les enfants.

<sup>46</sup> De nombreux auteurs citent le commentaire de S.N. Stebnickij, spécialiste de koriak : « l'alphabétisation se répand littéralement comme une épidémie, les enfants instruisent leurs parents, les maris leurs épouses. Les étudiants de l'École du parti ne reçoivent plus de lettres que dans leur langue. Les présidents et les secrétaires des kolkhozes reçoivent de leurs brigadiers des comptes rendus et des demandes écrits en koriak (...) » in *Языки и письменность палеоазиатских народов, Языки и письменность народов Севера III* - Москва 1934, p.48).

<sup>47</sup> Y.Slezkine présente cette réaction comme générale. Cette approche me semble aussi réductrice que le discours soviétique de propagande.

<sup>48</sup> Les auteurs de ce projet, pour les langues qui nous intéressent sont Z.E. Černiakov pour le same, V.I. Černecov pour le mansi, N.K. Karger et le Khanty Alačev pour cette dernière langue et G.N. Prokofiev pour les langues samoyèdes (Alkor 1931:112).

de quatorze langues littéraires : le same, le mansi, le khanty, le nenets, le selkoupe, l'évenk, l'évène, le nanai, l'oudégué, le tchouktche, le koriak, le nivkh, le kète et l'esquimau. Elle décide également de mettre en chantier une langue littéraire pour l'itelmène et l'aléoute. Deux ans plus tard une conférence constate que la connaissance du russe est suffisamment développée chez les Kètes et les Itelmènes pour permettre l'enseignement en russe : l'utilisation de la langue nationale écrite est arrêté. Cette mesure sera étendue plus tard au same et à l'oudégué. Le travail sur la constitution d'une langue littéraire aléoute est interrompu (Vdovin 1959, p. 290-291).

Deux manuels – de tOUNgouse (evenk) et de nanai – illustrent les premières tentatives d'élaboration de la nouvelle graphie. Ils sont polycopiés et diffusés en 1928-1929 (Vasilievič 1958, p. 228). Pour les Finno-Ougriens, il faut signaler le premier manuel de khanty (dialecte d'Obdorsk), rédigé par P.E. Hatanzeev en 1930 (Karšakova 1996, p. 44) en alphabet latin, avant même que les normes de la langue littéraire soient officiellement approuvées<sup>49</sup>. Steinitz fait cependant remarquer que « ce manuel n'a pratiquement pas été utilisé dans les écoles khanty, parce qu'il était établi dans un mélange de dialecte d'Obdorsk et de formes méridionales. Le besoin s'est fait sentir d'un autre manuel » (Steinitz 1937, p. 15-16). C'est pourquoi celui-ci sera ensuite « traduit » et réédité en dialecte du Kazym (Možarskij 1959, p. 460).

La première difficulté rencontrée dans cette entreprise est effectivement celle de la base dialectale de la langue littéraire. Le khanty littéraire, après avoir commencé par le dialecte d'Obdorsk et avoir tenté ensuite avec celui du Kazym (dialectes du Nord), s'est développé sur la base des dialectes centraux (Steinitz 1950, p. 24). Deux chercheurs ont participé activement à la création de la langue littéraire khanty, Pëtr Hatanzeev<sup>50</sup> et l'Allemand Steinitz. Les Khantys de l'Est, dont la langue, parlée sur les berges de l'Agan, du Pim, du Tromjagan, du Vakh, du Vasjugan..., diffère considérablement des autres formes de khanty, ont donc été dans les débuts laissés pour compte. Les hésitations dans la codification du khanty sont bien illustrées par la mini-réforme de l'alphabet latin réalisée en 1936 : de nouvelles lettres sont introduites, d'autres éliminées (Steinitz 1950, p. 25).

Même là où les différences dialectales sont moins marquées il a été difficile d'aboutir à une forme satisfaisante. Le mansi littéraire, dont l'alphabet et les normes ont été élaborés à l'Institut des Peuples du Nord par V.I. Černecov en 1930-31, repose sur le dialecte de la Sos'va<sup>51</sup> (Možarskij 1959, p. 457). Mais le premier texte littéraire publié en mansi, daté de 1940, est écrit en mansi de la Konda<sup>52</sup> (Jevrin 1940:2).

<sup>49</sup> P.Je.Hatanzejev - *Hanti knjiga* - Moskva 1931

<sup>50</sup> J'ignore si P. Hatanzeev était khanty ou nénésetse : nous savons qu'il a étudié le khanty à l'école des missionnaires d'Obdorsk du père Irinarh ; il a ensuite enseigné le khanty, le komi et le nenets dans les écoles normales de Salekhard (l'ancienne Obdorsk), de Tobolsk et de Khanty-Mansiisk (Nogo 1996, p. 12).

<sup>51</sup> Le premier manuel est publié en 1932 à Leningrad.

<sup>52</sup> L'Évangile de Matthieu, premier texte en mansi publié au siècle dernier, avait également été traduit dans la langue de la Konda. Les deux premiers écrivains, Pantelej Jevrin et Matra Vahruševa, sont tous les deux issus de

Le nénétsse a été codifié sous la forme parlée dans la toundra dite de la Grande Terre, au nord-est de la partie européenne, et qui est proche du dialecte du Yamal à mi-chemin entre les extrêmes du territoire couvert par le plus nombreux des « petits » peuples du Nord (rivage européen de l'Arctique – Péninsule du Taïmyr) ; d'autre part, comme le souligne l'auteur du projet, c'est la forme parlée par les groupes nénétses « les plus avancés » (Prokofiev 1936, p. 6). Le premier manuel de nénétsse a vu le jour en 1931 : l'auteur en est G.N. Prokofiev<sup>53</sup>, qui a travaillé à la codification de cette langue en collaboration avec ses étudiants N.I. Tereščenko et Anton P. Pyrerka (1905-1941). Ce dernier était vice-président du Comité pour le Nouvel Alphabet du Nord; c'est le premier intellectuel nénétsse au plein sens du terme: linguiste (surtout lexicographe), folkloriste, voire écrivain, il est mort au front en en 1941<sup>54</sup> (Tereščenko 1982, p. 293-295).

Le selkoupe a connu lui aussi une tentative d'écriture. Ce sont les Selkoupes du Nord, éleveurs de rennes occupant l'est de l'arrondissement Jamalo-Nenets, région de Turuhansk qui auront les premiers une langue écrite. Mais ce processus s'est éternisé (Musajev 1965, p. 48). En 1985 le selkoupe est présenté comme une langue pour laquelle l'écriture remonte « à ces dernières années (Gurvič-Taksami 1985, p. 63). Le dialecte du Sud (parlé dans l'oblast de Tomsk), est en cours de codification: pour les chercheurs de Tomsk la formation d'une langue littéraire unique est irréaliste (Morev 1995, p. 156).

Jusqu'à la deuxième moitié des années 1930, l'alphabet latin a été l'outil exclusif de publication dans les langues du Nord. C'est sous cette forme qu'ont été publiés les premiers manuels<sup>55</sup>, les premiers journaux : *Narjana wənder* (Le toundrien rouge), publié à Narjan-Mar cinq fois par semaine à 3500 exemplaires à partir du 7 novembre 1929, fait paraître ses premières informations en nénétsse le 17 avril 1930. La page en nénétsse est publiée une fois par mois, avec traduction russe. Dans l'arrondissement Jamalo-nenets, le journal « *Narjan Ngerm* » publie à partir de 1930 des textes en nénétsse et en russe<sup>56</sup>. Dans l'arrondissement Ostiako-Vogoul<sup>57</sup>, un journal fondé en 1930 est écrit systématiquement en khanty et en mansi (Belenkin 1968, p. 137-138). Les premières œuvres littéraires, les premiers recueils de folklore, ont été publiés à cette même époque : citons deux recueils de

---

cette même région. Je n'ai cependant pas pu trouver d'indications sur le dialecte utilisé par M. Vahruševa dans son premier texte « Sur les berges de la Petite Jukonda », écrit en mansi, mais publié plus tard en traduction russe. Aujourd'hui, seules quelques personnes âgées parlent ce dialecte.

<sup>53</sup> *Jadsj wada* - Moscou 1932 (« Nouvelle parole »).

<sup>54</sup> C'est sa veuve, N.I. Tereščenko, qui poursuivra son œuvre, publiant sous leurs deux noms en 1948 un dictionnaire russe- nénétsse sur la base des matériaux qu'il avait accumulés.

<sup>55</sup> En mansi, quatre manuels, trois de langue et un d'arithmétique, ont été publiés entre 1932 et 1934, tous par V.N.Černecov (Kálmán 1962, p. 131). Leurs caractéristiques linguistiques ont été étudiées dans le détail par B. Munkácsi (Munkácsi 1935). En khanty, outre l'abécédaire publié en 1933, relevons un livre de lecture (P.N. Zulov, *Luntx kniha* - Moscou-Leningrad 1934) et un livre d'arithmétique (N. Popova - *Arifmetika vantelx kniha. Hantx jazxna N. Prxtkova tulmesles* - Moscou-Leningrad 1934).

<sup>56</sup> D'après d'autres sources, à partir de novembre 1932 (Naumov 1969, p. 8)!

<sup>57</sup> Il prendra le nom de Khanty-Mansiisk en 1950.

contes nenets publiés par Anton Pyrerka en 1935<sup>58</sup> et 1936<sup>59</sup>, un recueil mansi établi par I. Černecova<sup>60</sup>. En tout, pour le khanty, W. Steinitz compte 10 œuvres publiées en alphabet latin, dont des manuels, des recueils de contes et de chansons, des traductions de Pouchkine (Steinitz 1950, p. 25).

En conclusion, la latinisation est de manière générale un moyen utilisé par diverses parties, mais toujours contre quelque chose. Elle est utilisée par l'État soviétique – avec l'appui des intellectuels autochtones modernistes – contre l'arabe et contre l'analphabétisme. Elle est utilisée par les autorités et par une partie des intellectuels komi contre l'isolement lié à l'alphabet de Molodcov et enfin elle a été utilisée par les intellectuels « nationalistes » de la Volga pour tenter de décrocher leurs langues du russe, qui se faisait de plus en plus menaçant. Mais elle n'aura marché que là où les autorités étaient directement engagées dans sa mise en œuvre. Une fois ses buts immédiats réalisés, elle cesse de servir : l'unification des alphabets sera certes réalisée, mais sur la base de l'alphabet de la langue dominante de l'Union, l'alphabet russe<sup>61</sup>.

## IV. La mise au pas

### 1. Les événements

En 1934 et en 1936<sup>62</sup>, le comité du Nouvel Alphabet présente encore la latinisation comme la seule forme d'écriture envisageable et la seule politiquement correcte. En fait, elle a déjà atteint ses limites.

Les premières réticences se font sentir dès 1935. Le 1<sup>er</sup> juin, le Comité Exécutif Central estime que la latinisation des langues écrites en cyrillique (komi, oudmourte) avait été une erreur (Isajev 1979, p. 254). Il critique l'universalisme des tenants du Nouvel Alphabet et leurs critiques contre l'alphabet cyrillique, considéré comme « contre-révolutionnaire », et le russe, censé contenir des « survivances féodales et patriarcales » (Isajev 1979, p. 255). Concrètement, la tendance à changer d'alphabet remonte à 1936. La direction du parti de l'oblast de Sibérie Orientale critique violemment cette année-là la latinisation de l'evenk : « le Nord est submergé de livres en alphabet latin, dont il n'a que faire » (Isajev 1979, p. 256). Dans les sources soviétiques, nous trouvons des dates contradictoires. Pour les peuples du Nord, certains auteurs disent que l'alphabet latin a été remplacé par le cyrillique en 1936 (Vdovin 1953, p. 292). D'autres font remonter la décision à une résolution du Présidium du Soviet des

<sup>58</sup> *Nenačan wadakun*, Leningrad 1935 (Contes nénétses)

<sup>59</sup> *Hart wadakat*, Leningrad 1936 (Trois contes).

<sup>60</sup> I. Sernetsova - *Mansi mojt* - Leningrad 1935.

<sup>61</sup> En russe l'on trouve la plupart du temps des références à « l'alphabet russe » (русский алфавит), alors que le terme « cyrillique » (кириллица) n'est que très rarement utilisé.

<sup>62</sup> Par exemple dans le deuxième numéro du recueil *Революция и письменности* (Révolution et écriture), publié à Moscou.

Nationalités du Comité Exécutif Central en décembre 1936 (Onenko 1966, p. 28). Pour d'autres encore la décision remonte à 1937 (Vasilievich 1958, p. 30, Gurvič-Taksami 1985, p. 57), voire au 11 février 1937 pour l'ensemble des langues (Oniščuk 1986, p. 162, Isajev 1979, p. 263). Dans le détail, le bureau du comité de l'okroug Jamalo-nénetse a préconisé le passage à l'alphabet cyrillique en avril 1936. Une commission s'est mise au travail et le passage a été accompli en 1937 (Karšakova 1996, p. 44). Pour le khanty, le passage aurait commencé « à la fin des années 1930 » (Nëmysova 1994, p. 22). Péter Domokos (1985, p. 71) donne la date de 1937 et Steinitz précise même qu'il s'agissait du début de l'année (1950, p. 25). La même date est donnée pour le mansi (Možarov 1959, p. 457). Manifestement, la date du 11 février 1937 est celle où le Comité Exécutif Central a confirmé des processus déjà engagés à la base. Pour le komi-permiak il est précisé que c'est sur la base d'une résolution du comité exécutif central que le passage au cyrillique s'est effectué en 1937 (Šabajev 1994, p. 6). Quant au komi, la date que nous avons trouvée est 1939 (Rédei 1996, p. 133).

Musajev, qui traite la question de manière globale, présente deux vagues de « russification » des alphabets : une première en 1936-39 (l'alphabet cyrillique étant utilisé sous sa forme russe la plus étroite) et une deuxième, en 1940-1941, qui fait appel à des signes complémentaires pour rendre compte aux mieux des spécificités de chacune des langues (Musajev 1965, p. 54-55). En réalité, il semble bien qu'il n'y ait pas eu de décision officielle globale. Les auteurs soviétiques insistent même sur le fait que « contrairement à ce qui s'était passé pour la latinisation, le passage à l'alphabet russe a été réalisé par les cadres nationaux et locaux à différents moments dans les différentes républiques, ce qui conduit à des résultats différents, et notamment à l'absence d'unité des alphabets » (Musajev 1965, p. 20). Que pouvons-nous déduire de ces affirmations ? D'abord il est peu vraisemblable qu'un mouvement de cette ampleur ait pu être accompli sans une politique centrale active. Mais le travail concret s'est appuyé sur les forces locales et si les savants ne sont pas forcément à l'origine du mouvement, ils ne lui sont pas forcément hostiles<sup>63</sup>.

En tout cas le passage au cyrillique semble avoir été expéditif. Autant l'élaboration de l'alphabet latin avant demandé des efforts et était sous-tendue par un travail scientifique scrupuleux (détermination du nombre de phonèmes dans chaque langue et leur identification), autant les graphies qui ressortent de ce nouveau changement semblent avoir été élaborées selon le principe du moindre effort (il est vrai que le travail préalable avait été accompli). Et, du moins en ce qui concerne les langues finno-ougriennes, du moindre écart par rapport au russe. Sans tenir compte des nécessités concrètes de chacune des langues, la graphie adoptée essaye d'introduire le moins possible de lettres non existantes en russe<sup>64</sup>.

<sup>63</sup> La première écrivaine mansi, Matra Vahruševa-Balandina, m'a dit, au cours d'une conversation en mai 1997, que c'est son mari, A.N. Balandin, spécialiste du mansi, qui « a été chargé » du passage au cyrillique.

<sup>64</sup> De l'aveu même des linguistes soviétiques, ce principe « ne s'est pas avéré fondé » (Musajev 1965, p. 20). Ceci explique les réformes des années suivantes et les tentatives pour adapter l'écriture aux réalités linguistiques.



## 2. Les raisons alléguées

Comment expliquer cette volte-face peu de temps après la mise en place du Nouvel Alphabet, quelques années après d'immenses dépenses pour mettre en place l'équipement typographique indispensable et alors que des millions de personnes avaient appris à lire et à écrire dans cet alphabet ? Il convient de bien distinguer deux séries de facteurs – les facteurs objectifs et les facteurs subjectifs, les difficultés réelles et techniques de fonctionnement du nouveau système et les considérations idéologiques.

### a) Les difficultés réelles de l'introduction de l'alphabet latin

Les alphabets à base latine étaient de manière générale parfaitement adaptés aux langues qu'ils desservent. Mais leurs utilisateurs sont-ils prêts à s'y adapter ? C'est sur ce point que le Nouvel Alphabet a rencontré le plus de difficultés.

Le komi disposait d'une tradition écrite en cyrillique. Même si elle n'était pas largement diffusée, elle touchait les enseignants, acteurs essentiels du devenir de la langue. Élaboré par les Komis eux-mêmes, l'alphabet de Molodcov ne demandait pas de grands efforts d'adaptation – car il partait du cyrillique – et répondait au détail près aux besoins de la langue. De ce fait, la communauté intellectuelle pouvait faire l'effort de s'y adapter. Or la nécessité de passer à l'alphabet latin répondait non pas à un besoin interne mais à des considérations plus abstraites. On peut donc comprendre les réticences de gens qui, en l'espace de quinze ans, se trouvaient devoir changer trois fois de graphie pour écrire leur langue<sup>65</sup>...

Pour les langues du Nord, il s'agissait du tout premier alphabet destiné à la population. Il n'y avait pas d'habitudes à remettre en cause. La question de l'adaptation ne s'en pose pas moins, pour les enseignants autant que pour les apprenants. Certains prétendent aujourd'hui que la latinisation n'a été qu'une tentative académique sans incidences pratiques (Bojko 1988) ; cette affirmation à l'emporte-pièce ne rend pas compte de l'ampleur des questions posées. La lecture des documents d'époque montre que loin d'être le fruit de caprices universitaires, elle correspondait à une orientation globale de la politique linguistique soviétique, régie par des considérations avant tout politiques et idéologiques. Mais il est vrai qu'elle a été élaborée dans des milieux fort éloignés de ceux qui allaient l'appliquer, par des intellectuels d'une vaste culture, ouverts sur le monde et déjà familiarisés avec l'alphabet latin. Pour eux, il s'agissait d'un outil, en l'occurrence le meilleur possible. Il n'en allait

---

<sup>65</sup> Les sources que j'ai consultées se bornent à indiquer laconiquement que l'alphabet komi est passé à la graphie russe. Je n'ai pas trouvé d'argumentation explicite. Je présente donc ici mes propres hypothèses.

pas de même pour les gens chargés de le mettre en pratique (Rombandejeva 1997, p. 136). Pour quelques enseignants-« missionnaires », bien préparés et connaissant les langues locales, combien d'autres se sont retrouvés de but en blanc dans des conditions d'une difficulté extrême, sans locaux, sans matériaux, en butte à la méfiance conjointe des ex-colons recyclés en autorités locales et des autochtones peu préparés à l'école... (Slezkine 1994, p. 239-241). L'apprentissage d'un nouvel alphabet était une difficulté supplémentaire. Pour la linguiste khanty Evdokija A. Nemysova, outre l'imperfection du premier alphabet, la raison principale du passage au cyrillique a été « l'absence de cadres pédagogiques aptes à assimiler la lecture en khanty et à enseigner la langue en utilisant l'alphabet latin (1994, p. 22).

Pour les élèves également, l'apprentissage de l'alphabet latin intervenait dans un contexte difficile et ne faisait que l'aggraver. Ils devaient s'adapter en même temps à une multitude d'éléments nouveaux - l'école d'abord, avec ses contraintes profondément étrangères, et presque simultanément deux langues, écrites dans deux alphabets différents. Car l'intégration des peuples du Nord passait bien sûr par l'apprentissage du russe, censé les mettre à égalité avec tous les autres Soviétiques... C'est ainsi que s'est empiriquement formé sur le terrain un « front uni » hostile à l'alphabet latin, formé des enseignants, des parents et des élèves, qui a fait pression dans le sens du remplacement de l'alphabet latin par le cyrillique. La difficulté de l'apprentissage de deux langues à alphabets différents est, chez certains auteurs, l'unique explication du changement (Onenko 1966, p. 28). Mais parfois les choses sont exprimées plus brutalement : le passage à l'alphabet latin était destiné à « faciliter l'apprentissage de la langue de communication entre les ethnies » (Gurvič-Taksami 1985, p. 47). Ce même argument est exprimé par Seppo Lallukka, qui mentionne « the government's pursuit to universalize the command of Russian among the population » (Lallukka 1990, p. 177).

Ces difficultés étaient réelles. Elles avaient déjà frappé certains observateurs étrangers, tels que B. Munkácsi, qui dès 1935 exprime son scepticisme sur le choix de l'alphabet latin : « il est étonnant de constater que la base de cette graphie n'est pas l'alphabet russe (comme c'est le cas pour le votiak ou le tchouvache) mais l'alphabet latin. L'utilisation de cet alphabet ne peut être pertinente que si le russe lui-même dans la toute prochaine période passait à l'alphabet latin (éventuellement en faisant appel à quelques signes complémentaires). Tant que cela n'a pas eu lieu, les enfants vogouls ou ostiaks entre autres, qui auront à grand peine appris à lire et à écrire dans leur langue, s'ils veulent poursuivre leurs études, seront obligés d'apprendre à lire et à écrire en russe, ce qui risque de semer la confusion car [un certain nombre de lettres sont identiques mais expriment des phonèmes différents] » (Munkácsi 1935, p. 28).

L'ensemble des auteurs souligne que, contrairement à l'alphabet latin, venu d'en haut, le passage au cyrillique s'est fait sur initiative populaire<sup>66</sup>. Ils soulignent complaisamment les avantages de cette graphie, parmi lesquels il ne faudrait pas oublier la dimension purement matérielle : l'utilisation en typographie d'un unique alphabet dans tout le pays allait réduire sensiblement les coûts de l'édition (Musajev 1965, p. 19). Même si les régions commençaient à s'équiper, il restait beaucoup à faire. Le passage au cyrillique a permis d'éviter des dépenses supplémentaires.

## b) les raisons idéologiques

À partir de l'assassinat de Kirov le 1<sup>er</sup> décembre 1934, la politique stalinienne se raidit. La terreur atteint son apogée en 1937. Le passage à l'alphabet cyrillique – outre les arguments de poids qui viennent d'être énoncés – s'inscrit dans un contexte politique que les chercheurs soviétiques se gardent d'analyser. La méfiance à l'égard des nationalités a abouti, entre 1933 et 1937, à l'élimination des intellectuels de pointe chez les peuples de la Volga. Les attaques contre les principaux ethnographes avaient été lancées en 1929<sup>67</sup>. Elles s'étaient poursuivies et intensifiées dans les années 1930 (Bykovski 1931) et avaient abouti aux célèbres répressions de 1937. En 1934, le Comité du Nord annonce qu'il a accompli ses tâches, en 1935 il a cessé d'exister. Ces processus ont souvent été qualifiés de « floraison et de rapprochement des cultures nationales » et de « formation d'une nouvelle communauté historique, le peuple soviétique (Isajev 1979, p. 251)...

La diffusion du russe devient un axe politique central - diffusion de la connaissance de la langue, mais aussi de sa prééminence sur les autres langues. Il fait l'objet de louanges étonnantes quand elles apparaissent, quelques décennies plus tard, dans des textes de linguistes éminents<sup>68</sup>. En 1965, « alors que l'alphabet latin venait artificiellement gêner la communication interethnique de tous les peuples de l'URSS », « le russe était la langue de communication [entre ces peuples], langue dans laquelle avaient été conçus les chefs-d'œuvre de la pensée politique et scientifique (Isajev 1979, p. 262). L'alphabet russe était celui de « la nation porteuse de la culture la plus progressiste, de la théorie révolutionnaire d'avant-garde, le léninisme. Il a été adopté par les peuples de l'URSS de leur propre volonté, par le désir des travailleurs eux-mêmes » (Musajev 1965, p. 18-19). En soi, l'alphabet russe est un « véritable chef d'œuvre », précise Musajev, en citant les paroles de G. Vendryes (1965, p. 19)... Certains auteurs pourtant adoptent des positions défensives : « l'aspiration au passage à la graphie russe n'est nullement l'expression d'une quelconque allégeance à la culture russe : c'est la

<sup>66</sup> « Ce programme ne pouvait se réaliser qu'à condition que chaque peuple reconnaisse lui-même la nécessité pratique du changement de graphie, sans subir la moindre pression extérieure (Isajev 1979, p. 262, 263).

<sup>67</sup> Voir le compte rendu du VI Plénum du Comité du Nord (*Северная Азия* 1929...)

<sup>68</sup> Cette tendance connaîtra d'ailleurs son paroxysme au début des années 1950, période où l'idéologie officielle s'appuiera sur le patriotisme russe mis à l'épreuve pendant la deuxième guerre mondiale.

forme la plus rationnelle pour le développement d'une culture nationale spécifique en en même temps, un acte d'amitié envers le peuple russe, la manifestation de l'union internationaliste des peuples soviétiques » (Isajev 1979, p. 270).

Tous les arguments vont donc dans le même sens : si les raisons intrinsèques n'avaient pas suffi à vouer la latinisation à l'échec, le contexte politique ne laissait à cette expérience aucune chance. À la fin des années 1930, tous les Finno-Ougriens de Russie ont adopté le cyrillique pour la notation de leurs langues.

## Conclusion: la question de l'alphabet latin aujourd'hui

La plupart des langues de l'URSS, avec des fortunes diverses, fonctionne donc en cyrillique depuis plus de cinquante ans. L'alphabet latin a fait une rentrée discrète avec l'annexion des pays baltes, dont les langues qualifiées par les linguistes soviétiques de « старописьменные », « anciennes d'écriture », s'écrivent en alphabet latin. Leur faire changer d'alphabet n'était pas à l'ordre du jour. Pour les autres la question de la graphie semblait définitivement réglée.

Or avec le sursaut des nationalités permis par la *glasnost'* gorbatchevienne, la question de l'alphabet latin resurgit à partir de la fin des années 1980. Elle revient périodiquement, avec des tentatives isolées d'application. Les démarches diverses qui les sous-tendent me semblent conditionnées par un élément nouveau: la relative ouverture de la Russie post-soviétique. C'est en relation avec le monde extérieur – et non plus avec des processus internes à l'URSS – que cette question se pose d'une manière ou d'une autre: elle répond à la volonté de développer les relations avec le monde extérieur ou tout simplement en conséquence de relations accrues avec l'étranger.

Les Sames de la presqu'île de Kola ont adopté en 1995 l'alphabet latin. Leur motivation est spécifique : rétablir les contacts avec leurs homologues de Scandinavie, qui, eux, écrivent depuis les débuts en alphabet latin. D'après mes sources<sup>69</sup>, même si aujourd'hui des manuels existent, ces développements se heurtent à des difficultés pratiques et les enfants dans les écoles ne les acceptent pas bien. Il faut sans doute attendre encore (et multiplier les sources d'information) pour juger des résultats.

L'écrivain khanty Eremej Ajpin<sup>70</sup> qui a une riche expérience de dirigeant politique, est favorable à cette graphie. Mais il n'envisage pas de décision centrale. Il est partisan de l'entreprise individuelle : à toi d'écrire comme tu le souhaites, la vie tranchera, qui veut te lire te lira... Il estime que la graphie actuelle de sa forme de khanty - le khanty de l'Est – est tellement éloignée de la prononciation réelle

---

<sup>69</sup> Un entretien en décembre 1996 avec Nadežda Bolšakova, écrivain russophone d'origine same, ne parlant pas same et activement hostile à la latinisation.

de la langue qu'elle gêne son apprentissage. De plus, la pratique obligatoire et de plus en plus ressentie comme nécessaire de langues étrangères écrites en alphabet latin est de nature, estime-t-il, à rendre cet alphabet de plus en plus familier aux jeunes scolarisés. Grâce à l'ordinateur, il se sent en mesure d'écrire avec une graphie vraiment adaptée à sa langue. Remarquons cependant qu'Ajpin, au cours de sa carrière politique, a eu de nombreuses occasions de travailler avec les organisations circumpolaires. Il s'est familiarisé avec le fonctionnement des organisations internationales, et forcément l'alphabet latin a cessé de lui être étranger. Pour des raisons différentes que celles des ethnologues des années 1920, il a une perspective universelle. Il est intéressant par ailleurs de noter que dans son cas la latinisation ne se situe pas dans une optique anti-russe<sup>71</sup>. Agrafena Sopočina Pesikova est elle aussi Khanty de l'Est, elle est l'auteur des manuels scolaires en khanty de Surgut. Elle aussi vient de me dédicacer un livre en écrivant sa langue en alphabet latin. Elle est l'auteur des premiers vers écrits dans ce dialecte (parus dans l'album photo d'Erzsi Winter *Szibériai rokonaink* Budapest 1996) : elle confirme que cette écriture est de loin plus confortable, mais elle doit écrire ses manuels en cyrillique, car telle est la langue officiellement admise.

De nombreux chercheurs et étudiants des peuples de la Volga ont eu ces dernières années des possibilités d'étudier et de travailler à l'étranger, notamment à Helsinki et à Tartu<sup>72</sup>. C'est parmi eux que nous trouvons les expérimentateurs, ceux qui mettent à l'épreuve alphabet latin pour leurs langues: dans le journal des étudiants mari, oudmourtes et komis de Tartu nous trouvons des articles en estonien et dans les langues de ces régions, parfois en graphie latine<sup>73</sup>. Derrière ces expériences – certes limitées – il y a le désir de contrebalancer la prédominance du russe, qui n'apparaît plus comme un précieux enrichissement, mais comme un phénomène pour le moins ambigu. C'est ce même souci, dénommé « actualisation artificielle », qu'exprime le linguiste oudmourte A. Krasilnikov dans un récent article, dans lequel il préconise le passage à l'alphabet latin comme un stimulant possible pour la culture nationale : « cette transition rehausserait le prestige de l'oudmourte aux yeux aussi bien des Russes que des Oudmourtes eux-mêmes », affirme-t-il. Sans négliger les arguments de type purement linguistique (une meilleure adéquation de l'alphabet latin aux nécessités de la langue), Krasilnikov met l'accent sur l'importance psychologique d'un tel passage dans un contexte où la Russie regarde de plus en plus à l'Ouest (Krasilnikov 1995, p. 85-87). Des chercheurs étrangers vont jusqu'à faire des propositions concrètes, qu'ils argumentent entre autres avec les nécessités de l'informatisation et les perspectives du développement de la communication multimédia et d'Internet (Dobó 1996).

---

<sup>70</sup> Entretiens en décembre 1996 et en mai 1997. Il m'a d'ailleurs dédicacé son dernier recueil de textes en prose en alphabet latin.

<sup>71</sup> E. Ajpin est actuellement représentant du président Eltsyne dans sa région de Nižnevartovsk.

<sup>72</sup> Des universités allemandes et hongroises ont aussi accueilli des chercheurs, mais en nombre moindre.

<sup>73</sup> Par exemple *Student Ilysh* 1995/2 (le titre est en alphabet latin, ainsi que p.11-12 un article en mari de Julioa Toi en mari ; ou encore *Vita Studiosia*, 26/4/1997, où la page de titre et les articles en mari des pages 2-3 sont en alphabet latin (contrairement à ceux des dernières pages).

Telle qu'elle se pose de nos jours, la question est délicate. Dans toutes les langues il existe des acquis, une pratique ne serait-ce que minime d'une écriture en cyrillique. Le passage à une autre graphie ne risquerait-il pas de s'avérer destructeur et de remplacer une langue mal notée par une langue non notée du tout ? Est-il raisonnable de faire table rase ? N'est-il pas possible de parfaire l'alphabet cyrillique jusqu'ici pratiqué pour le mettre à même de rendre compte correctement du phonétisme des langues ? L'affranchissement psychologique par rapport à l'ancre russe est-il un désir suffisamment profond pour que le jeu vaille la chandelle ? Il est vrai que le système que propose Ajpin n'est pas trop risqué : proposer, puis voir ce qu'il advient. La question mérite d'être suivie.

## Bibliographie

- Abramov 1996 - Abramov V.K. – “The State Status of the Mordovian (Moksha-Erzya) Language in the First Half of the Nineties” - *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern - Specimina Sibirica* - T. XII - Szombathely 1996 - p. 25-30
- Al'kor 1931 – Алькор (Кошкин) Я.П. - «Письменность народов Севера» – *Советский Север* 1931/10, с. 102-121
- Al'kor 1934- Алькор (Кошкин) Я.П. – «Новая письменность народов Севера» - in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*. Под ред. Н. Нурмакова - Москва-Ленинград 1934 - с. 81-89
- Avrorin 1953 - Аврорин, В.А. – «Литературные языки народов Севера и местные диалекты» – *Вопросы языкознания* - 1953/2 - с. 7-27
- Avrorin 1966 - Аврорин, В.А. «Итоги и задачи изучения языков малых народностей сибирского Севера» – *Языки и фольклор народов Сибирского Севера* - Москва-Ленинград 1966 - с. 3-26
- Baltic... 1991 - *The Baltic States. A reference book* - Tallinn-Riga-Vilnius 1991
- Belenkin 1968 – Беленкин, Н.Ф. – «Развитие печати в северных национальных округах» - *История СССР* - 3/1968 - с. 133-142
- Войко 1988 – Бойко Владимир Иванович - *Социально-экономическое развитие народностей Севера* – Новосибирск 1988
- Вуковски 1931 – Быковский С.Н. – «Этнография на службе классового врага» – *Советская этнография* - 1931/3-4, с. 3-13
- Cincius 1958 - Цинциус, Вера Ивановна – «Родной язык в начальных школах Крайнего Севера» - in *Просвещение на советском Крайнем Севере (В помощь учителя школ Крайнего Севера. вып. 8)* - Ленинград 1958 - с. 76-89
- Černiakov 1975 – Черняков З.Е. – «Г.Н. Прокофьев, первый учитель народов Севера» – *Летопись Севера VII* - 1975 - с. 186-189
- Dobó 1996 - Dobó Attila - “Towards a Transition from Cyrillic to Latin and Keyboard Sript in Komi and Udmurt” - *Nyelv, nyelvész, társadalom. Emlékkönyv Szépe György 65. születésnapjára barátaitól, kollégáitól, tanítványaitól* - Pécs 1996 - 32-34

- Domokos 1975 - Domokos Péter - *Az udmurt irodalom története* - Budapest 1975
- Domokos 1985 - Domokos Péter - *A kisebb uráli népek irodalmának kialakulása* - Budapest 1985
- Grande 1934 - Гранде, Б. – «Унификация алфавитов» - in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*. Под ред. Н. Нурмакова - Москва-Ленинград 1934 - с. 14-27
- Gurvič-Taksami 1985 - Гурвич И.С., Таксами, Ч. М. – «Социальные функции языков народов Севера и Дальнего Востока в советский период» - *Советская этнография* - 1985/2 - с. 54-63
- Gusev 1973 – Гусев К.П. – «К вопросу о возникновении марийской письменности» – *Вопросы марийского языкознания* - вып. III – Йошкар-Ола 1973 - с. 153-162
- Isajev 1979 – Исаев М.И. – *Языковое строительство в СССР (процессы создания письменностей народов СССР)* – Москва 1979
- Ivanov 1975 - Иванов, Иван Григорьевич – *История Марийского литературного языка* - Йошкар-Ола 1975
- Ivanov 1997 - Иванов, Иван Григорьевич – «К проблеме единого марийского литературного языка» - *Linguistica Uralica XXXI* - Tallinn 1995/4 - 1. 277-287
- Jevrin 1940 – Пантелей Еврин – *Ворьян хумый (Два охотника)* – Ленинград 1940
- Jašin 1986 – Яшин Д.А. – «Опыт создания удмуртского эпоса (о рукописи М.Г. Худякова "Из народного эпоса вотаков...")» - *Проблемы эпической традиции удмуртского фольклора и литературы* – Устинов 1986 – с. 82-98
- Kálmán 1962 - Kálmán, Béla – „Über die Wogulische Schriftsprache“ - *Ural-Altäische Jahrbücher* - Band XXXIV, 1962, Heft 1-4 - p. 128-133
- Karakulov 1992 - Каракулов Б.И. – «Лингвистическая экспедиция Д.В. Бубриха к удмуртам и проблема единого литературного языка» – *Пермистика: диалекты и история пермских языков* – Сыктывкар 1992 - с. 39-44
- Karšakova 1996 – Каршакова Н.В. – «К вопросу о политических, экономических и культурных преобразований на Обско-Иркутском Севере в 1920-1930 годах» – *Космос Севера* – Тюмень 1996 - с. 32-46
- Kert 1967 - Керт, Г.М. – «Саамская письменность» – *Прибалтийско-финское языкознание. Вопросы фонетики, грамматики и лексикологии* – Ленинград 1967 - с. 110-115
- Krasilnikov 1995 - Krasilnikov, Aleksey – “The transition to the Latin Script: a Project of Udmurt Cultural Revitalization” - *Zur Frage der Uralischen Schriftsprachen* - Budapest 1995 - 84-86
- Kuznecov 1994 – Кузнецов, Николай Спиридонович - *Из мрака* – Ижевск 1994
- Lutkin 1952 - Лыткин, Василий Ильич – *Древнепермский язык* – Москва 1952
- Lutkin 1959 - Лыткин, Василий Ильич – «Пермские языки» - *Младописьменные языки народов СССР* – Москва-Ленинград 1959 - с. 411-423
- Morev 1995- Морев, Ю.А – «Языки народов Севера: прошлое, настоящее, будущее» - *Linguistica Uralica XXXI* - Tallinn 1995/2 – lk. 155-156
- Možarskij 1959 - Можарский, Я.Г. – «Обско-угорские языки» - *Младописьменные языки народов СССР* – Москва-Ленинград 1959 - с. 455-461
- Mullonen 1967 - Муллонен М. – «Вепская письменность» - *Прибалтийско-финское языкознание. – Вопросы фонетики, грамматики и лексикологии* – Ленинград 1967 - с. 105-109
- Munkácsi 1935 - Munkácsy Bernát – „Vogul tankönyvek” - *Magyar Nyelvőr* - 1935/1-3 - 27-32
- Musajev 1965 - Мусаев, К.М. – *Алфавиты народов СССР* – Москва 1965
- Musajev 1982 - Мусаев, К.М. – «Разработка и усовершенствование алфавитов и орфографии языков народов СССР» – *Опыт совершенствования алфавитов и орфографии языков народов* – Москва 1982 - с. 5-18

- Naumov 1969 - Наумов, П.Н. – «Партийное руководство культурным строительством на Обском Севере в годы предвоенных пятилеток» - *Вопросы партийного строительства в Западной Сибири* – Омск 1969
- Němysova 1994 – Нёмысова Евдокия Андреевна – «О путях удовлетворения этнокультурных запросов хантыйского народа во школьном образовании» - *Народы Северо-Западной Сибири* - вып.1 – Томск 1994 – с. 21-24
- Nogo 1996 - Ного, Н. – «Национальная школа сегодня, завтра» – *Ямальский Меридиан* - 1996/2 с. 12-15
- Nurmakov 1934 - Нурмаков, Н. – «Латинизация алфавита – орудие пролетарской революции» - in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*. Под ред. Н. Нурмакова - Москва-Ленинград 1934 - с. 3-8
- Oboturov 1934 - Оботуров, И. – «Борьба за новый алфавит в Коми автономной области» - in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*. Под ред. Н. Нурмакова - Москва-Ленинград 1934 - с. 89-99
- Onenko 1966 - Оненко, С.Н. – «Роль родного языка в условиях двуязычия» - *Языки и фольклор народов Сибирского Севера* - Москва-Ленинград 1966 - с. 27-39
- Oni ljubili... 1993 – *Они любили край родной* – Сыктывкар 1993
- Poliakov 1994 – Поляков, Осип - «О формировании современном состоянии и перспективах развития мордовских (мокшанского и эрзянского) языков» – *Финно-угроведение*, 1/1994 – Йошкар-Ола 1994 – с. 23-40
- Prokofiev 1936 – Прокофьев Г.Н. – *Самоучитель ненецкого языка* - Москва-Ленинград 1936
- Rédei 1996- Rédei Károly – „Die sprachliche Situation und die Probleme der Schriftsprache bei den Syrjänen“ - *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern - Specimina Sibirica* - Т. XII - Szombathely 1996 - S. 127-34
- Rombandejeva 1997 - Rombandejeva, Evdokia Ivanovna – „Über die Erhaltung der Sprachen der Obugrischen Völker“ - *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern - Specimina Sibirica* - Т. XII - Szombathely 1996 - S. 135-140
- Salánki 1993 - Salánki Zsuzsa – „Adalékok az udmurt írásbeliség történetéhez. A latinizált ábécére való kísérlete” - *Hajdú Péter 70 éves* - Budapest 1993 - 332-346
- Sergejev 1955 - Сергеев М. 1955 – «Изобретательные письменности (Из истории национального строительства на Севере)» – *На Севере дальнем* - 4-1955 – Магадан - с. 141-149
- Slezkine 1994 - Slezkine, Yuri - *Arctic Mirrors. Russia and the Small Peoples of the North*. - Cornell, Ithaca (New York) 1994
- Steinitz 1937- Штейниц, Вольфганг – «Хантыйский язык» in *Языки и письменность народов Севера 1*. Ленинград 1937 с. 193-227. In: *Ostjakologische Arbeiten*. V.IV. - Budapest 1980, S. 3-62
- Steinitz 1950- Steinitz, Wolfgang - *Ostjakische Grammatik und Chrestomatie mit Wörterverzeichnis* - Leipzig 1950
- Šabajev 1994 – Шабаетов, Юрий Петрович – «Этноязыковые процессы у коми-пермяков» – *Финно-угроведение*, 1994/2 – Йошкар-Ола 1994 - с. 3-21
- Tereščenko 1982 - Терещенко, Н.М. – «Юбилей ненецкой письменности» – *Советское финно-угроведение* - XVIII 1982/4 - 293-298
- Turkin 1995b - Туркин Адольф – «К 100-летию дня рождения В.И. Лыткина. Малоизвестные страницы жизни II» - *Linguistica Uralica XXXI* - Tallinn 1995/4 - 1. 288-293
- Uvarov 1982 - Уваров, Анатолий Николаевич – «К вопросу о становлении жанров удмуртской литературы дооктябрьского периода» - *Об истоках удмуртской литературы* – Ижевск 1982 - с. 5 -51
- Uvarov 1983 - (Уваров, Анатолий Николаевич сост.) *Мункачи кузьмез / Munkácsy ajándéka / Подарок Мункачи* - Ижевск 1983
- Vasilievič 1958 – Васильевич Г.М. – «Переводческая работа на языках народов Севера за годы советской власти» - *Просвещение на советском Крайнем Севере (В помощь учителя школ Крайнего Севера. вып. 8)* - Ленинград 1958 - с. 228-234
- Vdovin 1959 - Вдовин, И.С. – «Общие сведения о создании письменности на языках народов Севера» - *Младописьменные языки народов СССР* – Москва-Ленинград 1959 - с. 284-299



Votiaki 1926 - (Под ред. Герд К.П. и проф. Налимов В.П.) *Вотяки, сборник по вопросам экономики, быта и культуры вотяков* – Москва 1926

## RESUME

Le passage à l'écrit des langues finno-ougriennes de Russie s'est accompli en plusieurs étapes, à des moments différents suivant les peuples. Après avoir résumé le déroulement de ces processus pour l'ensemble de ces peuples, le présent article s'arrête sur un épisode, limité mais significatif, de cette histoire : l'utilisation, pendant une partie des années 1930, pour la plupart de ces langues, de l'alphabet latin, dans le cadre d'un mouvement plus large concernant l'ensemble des nationalités de l'URSS. Après avoir étudié les origines de ce mouvement et sa raison d'être, nous analyserons ses répercussions sur l'ensemble des langues finno-ougriennes de Russie, langues de la Volga, langues fenniques, komi et langues des peuples Nord. Enfin nous nous arrêterons sur le bilan de ces transformations et sur le passage à l'alphabet cyrillique, qui s'est réalisé pour toutes les langues à la fin de la décennie, ses raisons et ses modalités.

## KOKKUVÕTE

Kirja teke Venemaa soome-ugri rahvaste juures toimus erinevatel viisidel ja erinevatel aegadel. Sissejuhatuseks esitab käesolev artikkel selle protsessi üldjooni, et pikemalt paeatuda selle ajaloo uhe lühikese kuid tähendusrikka momendi analüüsil: kuidas kolmekümnendatel aastatel paljudes soome-ugri keeltes hakati kasutama ladina tähestikku nii nagu ka Nõukogude Liidu enamuse rahvaste keeltes. Vaadeldakse esiteks selle protsessi algupära ning põhjusi siis selle mõjud erinevates soome-ugri keeltes - volga ja permi, läänemere-soome keeltes ja põhjarahvaste keeltes, võetakse kokku nende muutuste tulemusi ja lõpuks vaadeldakse, kuidas ja miks kolmekümnendate aastate lõpus minti üle kõikjal vene tähestikule.